L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

N° 31 Samedi 26 Janvier 1946 — HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE — 10, rue du Languedoc, Toulouse Prix : 5 francs

B.D.I.C

ÉDITORIAL

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

Voici l'expression la plus juste et la plus exacte de notre but et de notre confiance.

Parler d'intervention ou de non-intervention est la chose la plus propice à projeter des ombres, à faire naître des inquiétudes, aussi bien dans l'ordre national que dans l'ordre international; car, en dévaluant la légalité que nous, républicains, défendons, on semble vouloir dire que l'Espagne ait besoin de recourir à un des procédés les moins compatibles avec sa catégorie de puissance souveraine pour résoudre les problèmes qui la concernent le plus essentiellement pour pouvoir s'incorporer en toute liberté et en toute conscience à une tâche de paix et de progrès. Et cette tâche doit être en mesure de la dédommager des ineffaçables tortures d'une guerre provoquée par des égoïsmes inavouables et par la vésanie de vouloir constituer en Europe une digue fabuleuse capable d'arrêter la marche du temps et, encore, d'encadrer l'espace selon les conceptions d'une volonté humaine.

Toutes ces aspirations vers l'absurde se sont dissipées, telles les noirs brouillards qui, parfois, ferment le passage sur la route la plus unie et découverte.

On a vu, dans les temps passés, des hommes qui ont pu apparaître supérieurs aux circonstances. Mais, à présent, les circonstances sont au-dessus de l'individu, quel qu'il soit, et cela est aussi vrai pour les pays : aucun d'eux ne peut se tenir, non seulement pour exclusif, mais non plus égal à la somme des autres.

La France est, sans doute, l'une des puissances alliées qui, le mieux, ont su interpréter la nécessité que l'Espagne reprenne sa normalité politique. C'est justice rendue à notre nationalité et, en cherchant la coopération indispensable aux intérêts les plus vitaux d'ordre juridique et économique, face à l'avenir que doit égaliser toute société organisée, la France signale le chemin à suivre : D'abord, rupture immédiate avec Franco et, en second lieu, reconnaissance de la représentation légale de la volonté espagnole déjà exprimée. Dans aucun cas, elle ne parle d'intervention ou de non-intervention. Son attitude ne peut être ainsi ni plus scrupuleuse, ni mieux orientée en appui de la force de notre raison et jamais en raison d'aucune force.

L'Angleterre, par contre, avec un accent puritain poussé à l'exagération pourrait prendre des nuances de tartuffisme si persiste dans un jugement équivoque, mais qui peut devenir intervention ou non-intervention. Autant ignorer les différences entre l'inertie et le dynamisme.

Eh bien! Nous croyons que c'en est assez de perplexités sans conséquence et des confusionismes capricieux. Ce que l'Espagne prétend, ce qu'en son nom demande le régime républicain, et personne ne le lui refuse, c'est l'authenticité de la loi, c'est la solidarité internationale qui devra lui conquérir sans obstacles, ni soupçons, la libération de notre pays pour qu'il puisse s'incorporer aux plus inajournables activités de la démocratie.

Cette démocratie reçoit un affreux héritage d'erreurs et de crimes de ceux qui combattirent son esprit ou qui l'ont mystifiée sans arrêt. Mais, cependant, elle se dispose à leur porter réparation à force de générosité et d'endurance.

Peut-on opposer des obstacles à cette demande de solidarité internationale qui, dans son essence, promet les plus fécondes possibilités et qui écarte de ses procédés toute violence inexcusable?

Nous ne cacherons pas que la formule de solidarité internationale, qui doit nous rendre nos droits et nous faire accomplir nos devoirs, a été proclamée au Mexique avec la clairvoyance qui caractérise l'une des personnalités les plus prestigieuses de la République espagnole : M. Indalecio Prieto qui, dans son discours du 7 décembre, a fait l'analyse de la Charte de l'Atlantique. M. Prieto remarque que le texte de l'article 3 dit littéralement :

« 3. Il respecte les droits qu'ont tous les peuples de choisir la forme de gouvernement sous laquelle ils veulent vivre; et ils désirent voir rétablir la souveraineté et l'autonomie de ceux qui en ont été dépouillés par la force. »

Ceci dit, il n'est pas possible d'hésiter pour choisir le chemin qui conduit au salut de l'Espagne.

L'ER.

LA VIE ÉCONOMIQUE

ALLIANCE ECONOMIQUE

LE LIEN MONDIAL

Les délégués des nations sont rassemblés, à Londres, pour organiser le régime capable de substituer à l'anarchie, génératrice de guerre, l'entente pour la paix.

Chaque nation semble disposée à faire le sacrifice d'une partie de sa puissance, pour la déléguer à l'organisme chargé de réaliser cette entente.

Les liens moraux qui les rassembleront appelleront, de plus en plus, la création de liens matériels, capables de faire disparaître les inconvénients, que les obstacles naturels opposent à leurs communications.

Déjà les ponts jetés sur les fleuves qui les séparaient ont fait disparaître une partie de ces obstacles, mais la science la plus audacieuse des hommes n'a pu aller jusqu'à franchir les coupures pratiquées par les océans entre les continents.

C'est seulement, pourtant, quand les deux bords de ces coupures se rejoindront, que les relations pourront se développer librement, complètement, d'abord entre les nations, ensuite entre les continents qui restent séparés depuis la création du monde.

Les rêves des chercheurs les plus audacieux ont, cependant, permis d'entrevoir des solutions réalisables, mais tous les projets se sont heurtés, jusqu'ici, à la crainte que la menace de guerre faisait peser sur les esprits.

Ces craintes, trop réelles, hélas ! et fondées dans le monde anarchique d'hier, vont-elles persister en face d'un monde nouveau, résolu à consacrer toutes les forces humaines à la production, aux harmonieuses satisfactions de la vie, au lieu de les absorber follement pour la destruction et la mort ?

C'est l'un des plus graves problèmes que devra résoudre l'organisme des Nations Unies.

Cet organisme ne manquera pas de documents.

Un simple coup d'œil sur la mappemonde lui montrera, d'abord, l'Angleterre séparée du reste de l'Europe par la Manche; l'Europe séparée de l'Afrique par le détroit de Gibraltar ensuite.

LA MANCHE

Mais la France sortira de ses archives :

1. Le projet déposé en 1802 par l'ingénieur des mines Mathieu, pour le percement d'un **tunnel routier sous la Manche;**

2. Le projet de l'ingénieur Thomé de Gamond, qui figura à l'exposition internationale de 1857, avec l'autorisation de Napoléon III et qui, très étudié, obtint, en 1872, une acceptation du gouvernement anglais, pour le percement d'un **tunnel ferroviaire** sous la Manche;

3. La concession accordée pour 99 ans, à partir de **la réalisation du projet,** à l'**Association française du tunnel sous-marin,** constituée en 1875.

4 La galerie de 2 m. 14 de diamètre, percée par cette société, sur 1.800 mètres, à partir de Sangathe (Pas-de-Calais), en accord avec la société anglaise **Channel Tunnel Compagnie** qui, de son côté, perçait, sur 1.600 mètres, une galerie semblable, partant des environs de Douvres, qui fut arrêtée par une décision du War Office, en 1882;

5. Le projet de résolution déposé en 1938, par M. Boucher, député des Vosges, invitant le gouvernement français à poursuivre, en accord avec le gouvernement anglais, la réalisation d'un **tunnel sous-marin sous la Manche.**

Le gouvernement anglais ne pourrait en fournir autant, parce que, chez lui, de violentes campagnes de presse s'opposèrent toujours à ces projets; mais il ne pourrait nier qu'en 1930, il ne manqua que 7 voix, sur 179 votants, pour que les partisans du projet de tunnel obtinsent gain de cause, malgré l'opposition du gouvernement Mac Donald, suscitée par le War Office.

Nul doute que, depuis l'expérience de la guerre mondiale, la majorité de l'opinion anglaise se rallierait avec enthousiasme à la réalisation d'un tel projet, car la guerre a prouvé combien l'opposition de l'Allemagne était fondée de son point de vue hostile à la paix, quand le maréchal de Moltke déclarait : « Il faut empêcher à tout prix l'exécution de ce projet, qui ne pourrait jamais servir à attaquer l'Angleterre, mais serait funeste à l'Allemagne en cas de conflit. »

LE TUNNEL DE GIBRALTAR

En ce qui concerne le détroit de Gibraltar, l'Espagne peut produire :

1 Le projet du lieutenant-colonel Pédro Genevois qui, déposé au ministère des travaux publics en 1927, proposait un tunnel partant de Tarifa pour aboutir entre Alcaz et Punta Altarez, après 23 kilomètres sous-marins, et 27 kilomètres de rampes d'accès;

2. Le projet de M. Ibanez de Ibéro, dressé en 1908, qui donne le choix entre 3 parcours :

a) De la baie de Vaquéro à Tanger;
b) Du cap de Trafalgar à Punto Mababata;
c) De l'anse de Bolona à Punto Alboasa.

La création du tunnel de Gibraltar rattacherait toute l'Afrique à l'Europe, et rapprocherait d'elle le nouveau continent, en facilitant l'accès par Dakar.

Le lien mondial ainsi créé, de Londres et d'Anvers, par Paris, à travers la France, les Pyrénées et l'Espagne, pour desservir ensuite l'Afrique du Nord, l'Afrique occidentale, l'Afrique équatoriale, le Congo belge, la Rhodésia, le Sud-Ouest portugais et le dominion Sud-Africain, préparerait et assurerait la prospérité de plusieurs centaines de millions d'hommes.

(Suite en dernière colonne.)

Nous avons gagné la première phase de la bataille

Le Parlement français vote unanimement la rupture avec Franco

La presse franquiste, sous l'excitation du gouvernement, répond : " La France ne nous fait pas peur ! "

Le 15 janvier l'Assemblée constituante a commencé le grand débat sur la politique extérieure française. Plusieurs orateurs ont pris la parole. Trois d'entre eux, MM. Marty, communiste; de Chambon, républicain résistant et d'Aragon, du M.R.P., en parfaite concordance, quoique avec des arguments différents, ont demandé la rupture avec l'état de fait appelé gouvernement de Franco. Un ordre du jour a été adopté, dans lequel il est dit que le premier devoir des Nations Unies est d'éliminer toutes les survivances du fascisme, hommes ou institutions. Cette autre motion fut aussitôt déposée :

L'Assemblée nationale constituante félicite le gouvernement français de l'initiative qu'il a prise en proposant aux gouvernements de Grande-Bretagne et des Etats-Unis d'Amérique de rompre les relations diplomatiques avec le gouvernement Franco.

Elle l'invite à préparer sa propre rupture avec ce gouvernement, à assurer le droit d'asile aux républicains Espagnols exilés et en particulier aux dirigeants politiques antifranquistes qui lui en feraient la demande et à entrer en contact avec ceux-ci

Cette motion était signée par MM. Grumbach, président de la commission des affaires étrangères; Jacques Duclos, communiste; Letourneau, M.R.P.; Naegelen, socialiste; Avinin, résistance démocratique et socialiste; Herriot, radical socialiste, et d'Astier de la Vigerie, républicain et résistant.

La première partie, celle qui correspond à la rupture, fut adoptée à l'unanimité de l'Assemblée. Pour la deuxième partie où l'on demande l'asile aux républicains espagnols et l'entrée en contact du gouvernement français avec les dirigeants des émigrés espagnols, il y eut l'abstention de quelques députés, très peu nombreux, du groupe d'Unité républicaine, c'est-à-dire le groupe de M. Marin. Les trois grands partis, ainsi que les députés du M.V.R. et la U.D.R.S. votèrent intégralement la rupture, l'aide et la prise de contact avec les républicains espagnols.

Le discours du ministre des affaires étrangères, M. Bidault, prit une tournure réconfortante. Ce discours est tellement net qu'après la crise, et quel que soit le ministre qui remplacera M. Bidault, en admettant qu'il soit remplacé et quelle que soit sa filiale politique, la France a pris officiellement position contre Franco. Laissant de côté la partie qui se rapporte au traité commercial, nous tenons à reproduire les paroles de M. Bidault :

En 1940, la France se trouvait dans la même situation que François 1er devant Charles-Quint. Si le général Franco n'a pas pris alors les armes contre nous, ses sympathies n'en allaient pas moins aux nations qui ont perdu la guerre.

« J'ai suffisamment, au cours de la lutte atroce qui a déchiré ce pays, marqué mon sentiment à l'égard de la noble et farouche nation espagnole pour pouvoir me dispenser aujourd'hui d'en faire un vulgaire étalage, s'écrie M. Bidault. Nous n'oublions pas d'où sont venus les secours qui ont permis au général Franco de l'emporter. Et comment le gouvernement issu de la résistance ne s'associerait-il pas à l'hommage qui a été rendu ici aux fils d'Espagne qui ont combattu à nos côtés pour la libération de la France et la liberté du monde ? Il espère retrouver l'Espagne sur le chemin de la démocratie. Il est déjà allé plus loin que personne en vue de cette rencontre. Sa note se réfère aux documents concernant les rapports de Madrid avec Rome et Berlin pendant la guerre; elle est conforme aux résolutions de Yalta : la restauration de l'Europe doit être cherchée dans les moyens permettant aux nations de choisir librement des gouvernements démocratiques; la reconstruction des économies nationales doit se faire sur les ruines du fascisme.

» On nous reproche de ne rien faire pour les républicains espagnols. Je ne peux exposer publiquement tout ce que nous avons fait, mais je veux dire que le gouvernement de la République est toujours resté fidèle à sa tradition et à son devoir. Certains, ici, savent ce que cela veut dire, homme pour homme, et tête pour tête. »

Le vote du Parlement français aura une importance décisive. La première phase de notre bataille est pleinement gagnée. La France montre à l'Angleterre et aux Etats-Unis qu'il faut, à l'égard de Franco, une politique sans euphémisme ni tergiversations. Tandis que M. Bevin affirmait devant la commission d'Etat que le problème espagnol n'était ni urgent ni dangereux, l'Assemblée et le gouvernement français déclaraient comme nous, qu'il est péremptoire et nuisible.

Avant la crise, la délégation française à Londres menait une double action. Elle établissait le contact avec les personnalités espagnoles et entamait des conversations avec les délégués américains et britanniques, à la recherche d'une formule qui donnerait satisfaction aux trois points de vue anglais, français et américain.

La crise française vient d'interrompre pendant quelques jours, ces dialogues précurseurs d'un accord ayant pour base la note française. Seuls les Anglais sont réticents et ils ne le sont que pour prendre des décisions qui intéressent au plus haut point leur vie nationale.

On a dit, bien entendu après coup, qu'en 1914 ils auraient évité la guerre s'ils avaient clairement précisé leur position et leurs intentions. Mais en cela comme dans notre affaire, ce n'est pas une question de conviction mais une simple question de tempérament.

Mercredi, M. Bevin déclarait aux Communes que la question du régime Franco « retient toujours l'attention du gouvernement britannique ». « Le gouvernement, ajouta M. Bevin, à chaque fois que l'occasion lui en a été offerte, exprime son antipathie à l'égard du régime actuel qui a soutenu nos ennemis ».

Il affirma aussi avec force combien il était désireux que ce régime soit, grâce au peuple espagnol lui-même, remplacé par un autre qui aurait le soutien de la population.

Le 18 janvier marque la première date de la libération de l'Espagne. Après la France, les Nations Unies rendront-elles universelle la rupture avec Franco ? L'agence Reuter précise : « Il est fort probable que la question du régime espagnol sera soulevée devant l'O.N.U. d'ici quelques jours. Dans les couloirs du Central-Hall, on s'attend que le gouvernement espagnol en exil demande à faire partie de l'organisation et fasse suivre sa demande d'une déclaration exposant les raisons de sa demande ».

Il est significatif que MM. Negrin, Azcárate, ambassadeur actuel de la République espagnole pendant la guerre, et le ministre des affaires étrangères actuel, M. Fernando de los Rios, assistent d'une façon régulière aux séances de l'Assemblée dans la galerie aux « visiteurs de marque ». M. de los Rios a eu des conférences avec MM. Jouhaux et Vincent Auriol.

Réaction de Franco

A Madrid, devant l'accord de la chambre française, on fait le carré. Samedi dernier, le conseil des ministres eut une réunion et un communiqué en trois lignes annonçait qu'on avait pris des mesures pour répondre à une éventuelle politique de « mauvais » voisinage réclamée par la Chambre française.

La presse et la radio ont abordé de plaintes et de menaces. Les journaux de Madrid « Ya », « Arriba » et « A. B. C. » se sont distingués spécialement dans la clameur qui peut se résumer comme suit : « Nous ne vivons pas sur la France. Nous n'avons pas besoin de la France. Nous n'avons pas peur de la France. » Des couplets de l'opérette chauviniste « La marcha de Cádiz ».

Nous savons que certaines mesures d'intimidation ont été prises. Tout est bien inutile. Ces cris, ces gestes de matamore voudraient éviter qui est inévitable.

Déclarations de M. Fernando de Los Rios

Notre ministre des affaires étrangères vient de faire à Londres des déclarations à l' « Internationale Press ». Nous en extrayons les paragraphes essentiels :

« Aucune époque de l'histoire de notre mouvement n'est plus propice au renversement du fascisme en Espagne et à l'établissement d'un régime démocratique.

» La décision prise par l'Assemblée constituante française est des plus réconfortantes. Je me rendrai prochainement en France. Les autres membres du gouvernement m'y rejoindront ultérieurement.

» Pendant notre séjour à Londres, nous espérons pouvoir décider les Trois Grands à une action commune contre Franco. Le gouvernement français a déjà nettement indiqué sa position à ce sujet. Les Etats-Unis, de leur côté, semblent bien disposés en notre faveur, ainsi d'ailleurs que le gouvernement britannique.

» Toutes les nations de l'Amérique latine à l'exception toutefois de l'Argentine, suspendront leurs relations diplomatiques avec le Caudillo.

» Certains de ces pays ont déjà reconnu ouvertement le gouvernement républicain espagnol.

» La puissance de cette action mondiale obligera Franco à donner sa démission.

» Le gouvernement républicain dès son arrivée en France se rendrait à proximité de la frontière espagnole et, s'il est reconnu par les puissances étrangères, il jouira d'un immense prestige auprès du peuple espagnol.

» Prieto et Negrin reconnaissant tous deux la légalité de l'autorité de Giral et ne lui suscitent aucune opposition. »

Déclarations du président Dr Giral

Au cours de sa conférence de presse, à New-York, le docteur José Giral, président du gouvernement espagnol exilé, a indiqué que s'il lui était permis de rentrer en France il se bornerait à prendrre contact avec les milieux espagnols et en particulier avec les six ministres de son gouvernement qui résident sur le sol français, mais qu'il n'avait pas l'intention d'approcher les milieux officiels français, bien qu'il y compte de nombreux amis personnels, et cela afin de ne pas donner l'impression d'une manœuvre politique, ce qu'il désire éviter à tout prix.

Après avoir parlé de la participation des républicains espagnols à la campagne de Birhakeim, le président Giral a traité la question des Espagnols engagés dans l'armée britannique. Il a déclaré à ce propos que le gouvernement britannique, appliquant la règle générale, qui consiste à renvoyer les combattants démobilisés dans les pays où ils ont contracté leurs engagement, désirait les diriger sur l'Afrique du Nord. Il a ajouté que ces hommes préféraient garder le statut des républicains espagnols en France métropolitaine, où ils reçoivent exactement le même traitement que les citoyens français.

Quant à la rupture avec le gouvernement de Franco, il a précisé que si la France et les Etats-Unis y étaient disposés, il n'en était ce pendant pas de même pour la Grande-Bretagne qui ne paraît pas tellement désireuse d'envisager une telle action.

A l'intérieur de l'Espagne, l'unité de la résistance est faite, il n'existe pas un seul républicain en Espagne qui ne considère son gouvernement comme légal, quoiqu'il n'y soit pas représenté.

Le président Giral en vient ensuite aux rumeurs de restauration monarchique en Espagne et rappelle que le prétendant avait offert ses services au général Franco pendant la guerre civile comme officier de marine, mais qu'il s'était bien gardé de faire de telles propositions à l'Angleterre dans sa lutte contre l'Allemagne bien qu'il soit également officier dans la marine britannique. M. Giral souligne que la monarchie des Bourbons n'a jamais été démocratique, qu'Alphonse XIII a permis la dictature de Primo de Rivera.

Le prétendant errant

Don Juan est un casse-tête chinois, pas un prétendant. Une dépêche le fait partir de la Suisse et le place à Lisbonne. Une autre affirme qu'il sera à Lisbonne à telle date. Une troisième, qu'il n'est pas arrivé à Lisbonne, mais que ses malles y sont bien arrivées. Une quatrième, que ce sont ses portraits les plus notoires, parmi les quels le duc de Sotomayor et le comte de Romanones qui sont passés au Portugal. Une cinquième dépêche, enfin, annonce qu'il se prépare une entrevue Franco - Don Juan, et la dernière en date précise que Don Juan ira à Séville sous un prétexte familial; l'indiscrétion indique même que Don Juan voyagera sous le nom d'Asharverus.

Cependant, le Caudillo continue le jeu des conférences. Il a reçu Angel, Herrera, retour du Portugal; Juan Jiménez, retour des Etats-Unis, où il a conféré avec le cardinal Spellman, avec Yanguas, en départ pour le Portugal. Toutes ces allées et venues, ces réceptions, ces entrevues et ces conférences, ces bienvenues et ces adieux ne sont autre chose que l'agitation préliminaire d'une entrevue entre le Caudillo et ce prétendant, qui prétend ne pas vouloir s'y rendre pour faire croire qu'il ne veut accepter l'hypotétique couronne des mains rongées de Franco...

Bientôt, après l'action diplomatique, viendra l'action tout court. Seul, au milieu des plaines de la Manche, Franco deviendra un spectacle vraiment intéressant.

1. Le professeur Jean Piccard, accompagné de sa femme, examine le hublot qui vient de mettre au point pour un nouveau voyage dans la stratosphère. — 2. Le Palais de Chaillot, à Paris, qui sera le siège de la Conférence de la Paix. — 3. Arturo Pomar, enfant prodige madrilène qui à 14 ans dispute, à Londres, une partie d'échecs au docteur Bernstein (France). — 4. A l'O.N.U. M. Byrnes et M. Vincent Auriol, parlent-ils de l'affaire espagnole? (New-York Times, photos.)

BULLETIN INTERNATIONAL

REFLEXIONS

sur le problème allemand

Il est évident que la solution du problème allemand fait et fera longtemps encore l'objet de multiples controverses. Et cela d'autant mieux que — nous l'avons dit plusieurs fois à cette place — l'Allemagne constitue une zone de « vide diplomatique », devant laquelle les vainqueurs eux-mêmes semblent un peu désorientés. Ils voudraient bien trouver en face d'eux autre chose qu'une foule trop amorphe pour pouvoir avaliser leurs conditions. De là leurs efforts pour constituer, chacun dans sa zone, un semblant de gouvernement représentatif; de là aussi leurs tentatives pour rétablir une administration centrale responsable. La France, qui sait ce que, en moins d'un siècle, l'unification du Reich lui a coûté, s'accommode plus aisément de l'anarchie politique et économique qui règne outre-Rhin. Cette attitude est-elle sage? Disons qu'elle se justifie pour l'instant, c'est-à-dire jusqu'à ce que le gouvernement de Paris ait la force d'imposer son ordre à cette partie de l'Europe occidentale. Mais l'aura-t-il jamais? Et la France peut-elle une fois de plus devenir le gendarme — et la première victime — d'un ennemi renaissant?

La seule solution logique, comme le disait tout récemment le Bund de Berne, serait que la question allemande reçut une réponse qui ne fût ni anglaise, ni américaine, ni russe, ni française, mais uniquement allemande. « Aucun régime, ajoutait l'éditorialiste suisse, ne sera durable, s'il n'est soutenu par la population du pays et s'il n'exprime pas sa volonté de vivre. C'est là ce qui a surtout manqué à l'Autriche mutilée du traité de Saint-Germain. »

Le malheur est qu'on ne voit pas qu'on ne sait pas quelles sont les lignes de force politique qui, en ce début de 1946, traversent les masses naguère fanatisées par Hitler. D'abord, parce que la plupart des hommes sont encore absents du pays. Tous ceux qui reviennent des régions occupées se disent frappés par la pénurie sensible de mâles adultes. Seuls restent, dans les villes et les villages, des vieillards, des femmes et des enfants, dont l'unique préoccupation est de trouver un gîte et de s'assurer le pain quotidien. Les victimes des nazis, que l'on a mises à la tête des cercles, des districts, des cités, sont en général diminuées par leur longue détention et par une sorte de terreur diffuse qui les paralyse. Les élections municipales, dans la zone américaine ont bien donné une forte majorité aux sociaux-démocrates, mais, une fois de plus, la discipline y a joué de façon inquiétante et beaucoup de votants n'ont donné leur suffrage aux socialistes que parce qu'ils constituaient à leurs yeux un moindre mal. Les candidats communistes, quand ils se sont présentés, n'ont obtenu qu'un nombre infime de voix. La propagande de Gœbbels continue d'exercer ses ravages. La Russie inspire plus que jamais une terreur panique.

Les différents traitements appliqués par les occupants dans leur zone respective ne sont pas pour simplifier les choses. Il y a probablement, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, autant d'aspirations dominantes que de puissances victorieuses. Le libéralisme anglais fait, dit-on, la part un peu trop belle aux anciens nazis; et ceux-ci en profitent pour galvaniser leurs fidèles. Les Américains, selon le sénateur Kilgore, songeraient surtout à faire des affaires; dans un discours radiodiffusé le 16 janvier, il accusait les administrateurs yankees, « en relations d'ailleurs avec les cartels, de s'opposer à l'élimination de leurs anciens partenaires allemands » et il prétendait qu'ils étaient « en train de se servir des forces d'occupation pour hâter la reconstruction de l'économie allemande ». En zone française, c'est le centre catholique que l'on favorise; en zone russe, les communistes, comme il se doit, tiennent le haut du pavé et la distribution des terres des junkers aux fermiers prussiens, poméraniens ou silésiens, a commencé à donner à la société une physionomie collectiviste semi-orientale. Ici, on fait sauter les usines; là, on les vide de leur matériel; ailleurs, on les répare et on les fait travailler pour le vainqueur. Bref, l'Allemagne, comprimée désormais sur un territoire exigu, est plongée dans un chaos qui ne fera qu'empirer dans les années à venir.

Eh bien! on sent persister malgré tout le virus unitaire. Il se manifeste notamment par la discipline parfaite avec laquelle les Allemands cherchent à diviser les Alliés. Ce qui émeut les voyageurs, ce sont ces espèces de mot d'ordre qu'on se passe de la Sprée au Rhin et de la mer du Nord aux Alpes bavaroises. Les habitants de la zone américaine voudraient vivre en zone anglaise ou française; ceux de la zone française prétendent qu'ils sont les plus malheureux de tous et qu'ils seraient mieux partout ailleurs; ceux qui obéissent à Montgomery attendent qu'on les appelle au combat contre l'U. R. S. S.; ceux de l'espace soviétique doivent n'en doutons pas, exciter les Russes contre les démocraties occidentales. La Germanie est devenue le terrain sur lequel les vaincus comptent bien voir les vainqueurs s'entredéchirer prochainement.

A qui avoir recours pour réintégrer la nation de proie dans la communauté des peuples civilisés? Anglais, Américains, Français et Russes comprennent qu'il faut procéder là-bas à une « dénazification » préalable. Le grave, est que certains d'entre eux la considèrent comme achevée, tandis que d'autres l'ont à peine entreprise : les premiers ont frappé de-ci de-là quelques chefs trop « marqués » et n'ont pas poussé plus avant l'épuration, sous le fallacieux prétexte de ne pas augmenter à l'infini le nombre des martyrs; les seconds prétendent que s'ils chassent les nationaux-socialistes des postes qu'ils occupent encore, ni l'administration, ni l'économie ne pourront fonctionner et que le désordre grandissant les obligera à augmenter leurs effectifs militaires. Tout « nazi » moyen qui a montré son repentir en aidant les armées alliées (et Dieu sait s'il doit y en avoir, de ces repentis!) a le droit de se racheter ; n'est-il pas injuste d'étendre au peuple entier la responsabilité des crimes commis ou ordonnés par les dirigeants? Dans l'un et dans l'autre cas, qu'il s'agisse d'un excès de sensiblerie ou de motifs pratiques, le calcul est faux qui compte sur une amélioration spontanée de l'âme allemande.

Bientôt, on essaiera d'attendrir l'Europe sur la misère des vaincus, sur leur détresse économique, sur les malheurs qu'engendre parmi eux le chômage. Et ces arguments, par leur force d'émotion, émousseront bien des sévérités. La docilité apparente de la population fera le reste, tant que les armées d'occupation seront présentes. Rien n'est plus malléable qu'un Allemand; rien non plus n'est susceptible de pires réveils.

Ce qu'il faut maintenant que la Prusse n'existe plus, c'est agir dans tous les domaines : intellectuel, financier, économique, pour développer l'esprit critique et le sens de la liberté. C'est surtout n'avoir aucune indulgence pour tous ceux qui, chefs d'industrie ou leaders politiques pourraient par leur prestige ou leurs qualités personnelles coaguler autour d'eux des ambitions qui ne sont qu'assoupies. Il faut détacher enfin du corps monstrueux de la Germania tous ses arsenaux, toutes les cavernes maléfiques où se forgea sa puissance.

Une administration centrale, soit! Mais avec une surveillance stricte des individus qui y collaborent et une internationalisation complète et réelle des districts pourvoyeurs de mort.

Pierre ORSINI.

LE LIEN MONDIAL

(suite)

Mais de cela Franco n'a cure ! D'autres rêves tentent l'utilisation de son pouvoir usurpé... d'autres rêves qui ne visent en rien la prospérité et le bonheur de l'Espagne. Nous savons aujourd'hui qu'il vient de signer un accord avec l'Italie, au terme duquel l'Espagne s'engage à payer 150 millions de pesetas or à l'Italie, pour la défrayer des frais qu'elle a engagés pendant la guerre civile, notamment pour détruire Guernica, et pour assassiner des milliers de Basques et de Catalans, coupables d'être restés fidèles à la République. Par contre, les républicains espagnols, qui ne sauraient admettre qu'un centime de travail espagnol soit détourné pour payer les assassins de l'Espagne, se disent que ces 150 millions de pesetas représentent largement la somme qui permettrait à l'Espagne de participer à la construction du tunnel, quand l'opinion anglaise, édifiée par les récents événements, se décidera à se rallier à la construction de ce splendide bien mondial à laquelle, plus que tout autre, elle est intéressée.

Les républicains espagnols auxquels se rallient de plus en plus tous les bons patriotes, se disant que leur pays trouverait là une belle compensation aux malheurs dont il fut accablé depuis le XIXe siècle, placent cette question en tête de leurs préoccupations patriotiques.

Ils ont raison, car ils se rendent compte par avance qu'en agissant ainsi, ils replaceront l'Espagne sur les voies de la grandeur et de la prospérité.

En donnant à ce magnifique rêve l'épanouissement de la réalité, les Nations Unies apporteraient, à la cause de la paix, l'appoint désisif, capable d'en assurer le triomphe.

A défaut de l'initiative des Nations Unies, l'Espagne, la France, la Belgique, l'Angleterre peuvent et doivent, par leur alliance économique réalisée dans ce but, mener à bien cette grande entreprise qui serait la plus belle contribution à la sécurite et au bien-être de l'humanité.

Albert BEDOUCE

Ancien ministre des travaux publics (1936).

L'Angleterre accorde un visa de transit à M. Giral

Londres, janvier. — Le gouvernement britannique a accordé un visa de transit à M. Giral, président du gouvernement républicain espagnol.

M. Giral, qui habite actuellement New-York, désire se rendre en France pour avoir des conversations avec d'autres émigrés espagnols et s'arrêtera en Angleterre pour un bref séjour.

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

Bureaux : 10, rue du Languedoc

DIRECTEUR : Ricardo GASSET — GÉRANT : Dr. A. BOYA

GFP 3321

LA VIE de l'art espagnol

LA PEINTURE ESPAGNOLE AVANT GOYA

Quelques mots de préface

GOYA, comme le Gréco, comme Vélasquez, marque une époque dans l'histoire de l'art espagnol. Pour le comprendre, pour l'étudier, pour le suivre à travers de son œuvre intense et grandiose, il faut le situer dans son époque et dans l'histoire de la peinture péninsulaire. C'est pourquoi, avant d'aborder l'étude de la personnalité de Goya, nous donnerons un aperçu de l'histoire de la peinture espagnole depuis les primitifs jusqu'au dix-huitième siècle. Tâche difficile et délicate, mais aussi labeur intéressant et plein d'attraits pour celui qui est épris de l'amour et de la passion de l'art.

Dans cette vision rapide de l'art espagnol à travers les siècles, il nous faudra pénétrer, plus d'une fois, sur le terrain de l'histoire générale; car, dans peu de pays, a lieu ce qui arrive en Espagne ou, du moins, dans les proportions où le phénomène se produit dans la péninsule ibérique, à savoir : le développement de l'art espagnol se trouve étroitement lié aux grandes commotions du pays : guerres, conquêtes, invasions, défaites. Ainsi, par exemple, les quatre grandes influences qui ont agi sur l'art ibérique (romaine, arabe, italienne et flamande) correspondent à quatre faits historiques parfaitement définis : invasion romaine, conquête arabe, expansion catalano-aragonaise dans la Méditerranée au moyen âge et, finalement, l'incorporation des Flandres à la couronne espagnole, après la mort de Charles-Quint, qui complète, vis-à-vis de l'Espagne, la puissance de rayonnement de la peinture flamande de cette époque.

Lorsque nous arriverons à Goya, nous verrons comment il est difficile de comprendre sa personnalité, ses évolutions, son art extrêmement complexe et varié, sans l'appui direct de l'histoire de l'Espagne, sans faire allusion aux luttes intérieures de la péninsule, aux intrigues de la cour, à l'invasion napoléonnienne et, surtout, à la guerre de l'indépendance espagnole.

Souvent les historiens de l'art espagnol mettent en relief la décadence de la peinture ibérique au seizième siècle, pendant lequel le pays était aux mains des grands maîtres flamands et italiens; ils oublient, cependant, d'ajouter que cette crise artistique espagnole est justifiée par un phénomène national de grande importance : la fièvre de conquête qui s'empara du pays, à l'occasion de la découverte de l'Amérique. Au cours du seizième siècle, on ne parle, en Espagne, que d'expéditions vers le Nouveau Monde découvert par Colomb, de terres conquises, d'empires immenses, de richesses et de trésors féeriques. L'émigration, l'aventure, la ruée vers l'or attirent les jeunes générations plus que les pinceaux. C'est pour cela que Charles-Quint et Philippe II se voient obligés d'appeler à Madrid le Titien et le Tintoret, ainsi que d'autres étoiles italiennes de moindre éclat, qui furent pour quelque temps les vrais maîtres de l'art espagnol.

Ajoutons encore à ces considérations préalables, que la peinture espagnole reflète de façon merveilleuse les caractéristiques et le tempérament indigènes, même climat et la géographie du pays. L'Espagne est une terre d'exagérations, un pays de couleurs extrêmes, une terre de soleil et d'ombre en plein midi. Pays sans juste milieu, dans lequel les modérés ne gouverneront jamais, les modérés en quoi que ce soit, d'ailleurs et sur tous les terrains : religieux, militaire, social ou artistique. Car, ce qui a trait à la politique aboutit à la dictature; à la religion, aboutit à l'Inquisition; à la question sociale, aboutit à l'anarchie; à la question militaire, aboutit au « pronuciamiento » et, enfin, ce qui a trait à l'art, aboutit à la « supération », c'est-à-dire : ou à l'immortalité ou au néant.

Cette tendance raciale, aux pôles oppossé, explique d'ailleurs que l'Espagne soit aussi un pays de précurseurs et de traditions. Dans ce complexe d'exagération et de sang brûlant, le génie espagnol mélange deux éléments antagonistes qui produisent des effets surprenants. Combien de fois nous allons voir, fondus dans une même personnalité artistique, le mysticisme et le réalisme, le naturalisme et le romantisme le plus pur. Le cas de Cervantès, avec son « Quichotte », et celui de Quevedo (conceptif alambiqué et roi du picaresque), nous le trouverons en Murillo (l' « Immaculée » et le « Pouilleux »), nous le trouverons en Goya (la « Pradera » et le « Saturne »).

Lorsque l'on affirme que dans chaque Espagnol il y a ou un don Quichotte ou un Sancho, on approche beaucoup de la vérité. Le succès universel du chef-d'œuvre de Cervantès vient, en grande partie, du fait qu'il reflète à merveille ces traits caractéristiques de l'âme espagnole.

A ces considérations, faites en introduction de l'étude de la peinture espagnole, et de Goya tout spécialement, ajoutons que dans notre résumé de l'histoire de la peinture espagnole, nous sommes obligés de jeter un coup d'œil sur une vingtaine de siècles d'histoire péninsulaire. Notre randonnée à travers les siècles ne sera donc pas, comme nous le voudrions, une promenade lente et minutieuse, mais un raid éclair sur un de ces avions modernes qui font du 700 à l'heure...

La Préhistoire et le Moyen-Age

UN monument préhistorique de renommée universelle attire tout de suite l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la peinture espagnole : la grotte d'Altamira, qui a été qualifiée, à juste titre, de « chapelle Sixtine » de l'art quaternaire. Les peintures d'Altamira représentent des scènes de chasse. Elles sont une chronique vivante, pleine d'allure, dans laquelle apparaissent une telle hardiesse de lignes et une telle impression de mouvement qu'elle nous fait penser que son auteur fut un vrai précurseur de Goya.

Nous ne croyons pas faire preuve d'exagération en portant cette affirmation. Nous regrettons même de ne pas avoir été les premiers à la rendre publique, car d'autres avant nous ont souligné le même fait. Nous allons voir, en étudiant Goya, comment l'idée de transporter le mouvement sur la toile l'obsédera toute sa vie. Et les peintures d'Altamira avec leurs animaux en pleine course, si vrais, si vivants et si combatifs, font penser à certaines gravures tauromachiques de Goya...

En plus des beautés de la grotte d'Altamira, il existe en Espagne d'autres merveilles de l'art préhistorique car les cavernes d'Alpera et les roches de Covalana, Calapata, Càndamo et Valltorta contiennent des peintures remarquables.

A Castellon-d'Ampurias (Gerone) et à Archena (Murcie) on a découvert aussi des vases ibériques avec des peintures de grande valeur.

Ce sont l'invasion romaine et, plus tard, l'avènement du christianisme qui font apparaître en Espagne l'art roman et le goût byzantin. Il est dommage cependant que dans l'histoire de l'art espagnol se trouve, en ce qui concerne la peinture, une lacune de plusieurs siècles. Les diverses races, peuples et civilisations, qui occupèrent la péninsule ibérique, n'ont presque pas laissé de traces de leurs peintures. En réalité, l'histoire de la peinture espagnole ne commence qu'au l'aube du moyen âge.

Les premiers témoignages des peintres primitifs en Espagne sont les peintures morales — des scènes de chasse de saint Baudilio de Soria — qui doivent se situer entre le onzième et le douzième siècles.

De la même époque datent les « antipendios » ou peintures de devant d'autels, très fréquents dans les églises catalanes et dont on garde de magnifiques exemplaires au musée épiscopal de Vich. Ajoutons encore que, datant des douzième et treizième siècles, l'on peut admirer en Catalogne de nombreux christs en majesté et des peintures murales religieuses comme celles des églises et monastères de Saint-Clément de Tahull, Santa-Maria d'Aneu, Santa-Maria de Bohi et Santa-Maria de Terrassa.

Pendant tout le moyen âge, la peinture ibérique nous apparaît comme une manifestation de l'art roman pur. Les musées catalans entre autres sont particulièrement riches en monuments de cette époque.

Au cours du quinzième siècle, la prépondérance romane commence de s'affaiblir tandis que commence à germer l'art autochtone, avec ses caractéristiques particulières et sensibles, au début, à l'influence italienne de l'école de Sienne.

L'expansion catalano-aragonaise dans la Méditerranée orientale fut la source politique de la pénétration en Espagne, par le Levant, des influences italiennes. Les témoignages de cette influence nous les trouverons toujours chez les artistes de Valence et de la Catalogne, comme par exemple chez le fameux Ferrer Bassa, du couvent de Pedralbas (Barcelone), le non moins renommé triptyque de la chartreuse de Porta-Caeli (Valence) et le tableau d'autel de Tobed (Aragon) représentant le roi Henri II de Castille agenouillé avec sa famille aux pieds de la Vierge.

Nous voulons mentionner encore le grand rétable de Pore-Serra (cathédrale de Manresa en Catalogne) et les peintures de cette époque de la chapelle de San Blas de Tolède, ces dernières quelque peu influencées par l'école florentine.

Domènech de BELLMUNT.

Un quart d'heure avec... GABRIELA MISTRAL

Prix Nobel et ambassadrice volontaire de la République

A travers le paravent j'entends la voix de la secrétaire qui dit :

— Un journaliste espagnol qui...

Et une voix douce et traînante qui répond :

— Non rien de l'Espagne...

Je suis forcé de m'empresser, très flatté, pour préciser que mon Espagne n'est pas celle qu'elle pourrait croire. Et alors, souriante, elle me reçoit.

— C'est que je me souviens toujours de l'Espagne. Voici que, au banquet de l'autre jour, j'avais à côté de moi une personnalité française... et presque tout le temps je lui ai parlé de l'Espagne. Je ne comprends pas comment peut-on retarder ainsi les choses... Mais enfin, le monde est fou, nous allons au pas de charge vers une autre guerre. Le fascisme est encore partout.

Et en disant cela, elle semble lasse et triste.

Fatiguée, d'ailleurs, elle l'a semble toujours.

Je la revois lorsqu'elle vint à Barcelone en qualité de consul du Chili. Sa silhouette indienne — car elle est créole et en a l'orgueil, même dans sa poésie — apparaissait exotique sous les arcs ogivaux du palais de la Generalitat.

Lorsque la rébellion militaire éclata elle était à Lisbonne. Beaucoup d'Espagnols lui sont redevables de ne pas avoir été livrés à Franco. C'étaient des Espagnols de Galicie et d'Extremadoure qui devaient lui rappeler ses propres aïeuls basques et tant d'autres émigrés qu'elle a connus au long de sa vie de voyageuse. Ce fut peut-être pour cela qu'en 1938 elle a publié à Buenos-Aires une anthologie de ses poèmes, « Jala », qu'elle dédia aux enfants basques mitraillés par les avions allemands et dont le produit de l'édition fut destiné à soutenir un refuge pour enfants.

Elle parle nostalgiquement de Barcelone, de Madrid, de Bilbao :

— Je ne peux pas! Je ne veux pas y aller, à présent!

Ses livres, non plus, ne vont pas en Espagne. Ils ne sont pas subversifs et certainement le gouvernement de Franco serait bien content d'en recevoir. Mais c'est elle, Gabriela Mistral, qui ne veut pas.

— Je ne manque aucune occasion de parler de l'Espagne. Je suis une sorte d'ambassadrice volontaire de la République.

Et, sans doute, qu'elle doit l'être, avec ces phrases lentes et méditées, car elle a été institutrice, journaliste et consul. A présent, elle s'en va à Los Angeles représenter son pays et nous espérons un peu, aussi, le nôtre. Elle vient de Suède, où elle est allée, en partant de Buenos-Aires. Tous les pays de l'Amérique avaient demandé que lui fut décerné le prix Nobel. Tous excepté l'Argentine. C'est facile à comprendre.

Elle parle de la Catalogne, de Biscaye... et je pense à ces vers d'elle :

Sera que llama y llama virgenes
la vieja mar epitalamica;
sera que todas somos una
a quien llamaban Nausicaa,

Que besamos mejor en dunas
que en los umbrales de las casas,
probando boca y dando boca
en almendras dulces y amargas.

Podadoras de los olivos
y moledoras de almenarada,
descendemos de Montserrat
para abrazar la marejada (1).

Comment les trouverait-elle à présent, ces « Femmes catalanes » de son poème, après une asphyxie de sept années en Espagne? Mais elle garde la confiance :

— L'Espagne ne change pas si aisément.

Gabriela Mistral, prix Nobel. Un motif de plus pour regretter la perte de la guerre, car c'est pour cette raison que l'Espagne n'a pu demander, elle aussi, avec les Républiques américaines qu'on lui décerne le prix Nobel.

Mais elle voit bien que ce n'est pas de notre faute. N'est-ce pas elle qui dit que le monde est en folie?

V. ALBA.

Paris, ... janvier 1946.

(1) Est-ce peut-être que le appelle, et qu'appelle des vierges — la vieille mer épithalamique — est-ce que toutes nous sommes quelqu'une — qu'on nommait Nausicaa — Qui embrassons bien mieux sur les dunes — que sur le seuil des maisons, — goûtant une bouche et donnant une bouche — en amandes douces et amères, — Tailleuses des oliviers — et broyeuses d'amandes — nous descendons du Montserrat — pour embrasser la houle.

Un autre criminel de guerre

Le comte ROSSI, bourreau de Majorque, a été arrêté

Les quatre mille Marjoquins assassinés doivent avoir un tribunal qui les venge

La radio anglaise a annoncé brièvement : « En Autriche vient d'être arrêté le comte de Bonacorsi qui, pendant la guerre civile dirigea, sous le nom de comte Rossi, la terreur dans l'île de Majorque ». Un homme, en France, a dû frémir de surprise et de reconnaissance pour l'immanente justice : Georges Bernanos. Vers le milieu de l'année 1937, notre guerre battant son plein, « Les cimetières sous la lune », livre de Bernanos, tomba en France comme une bombe. Nouveau Dante, revenant de l'enfer. Ce n'était pas un écrivain jacobin qui lançait contre les tonsurés et la bourgeoisie franquiste un réquisitoire extrait des cadavres vus sur les chemins de Majorque. Bernanos était un catholique militant, royaliste et un grand écrivain. Son fils, camelot du roi, s'était battu sur le front de Madrid comme officier phalangiste, mais tous deux, père et fils, déçus, l'âme repletе d'horreurs et de nausées, rentraient en France en mars 1937, pour crier la vérité en une prose ardente, roulante, d'un mysticisme à la manière d'Isaïe, la prose de Georges Bernanos.

Les républicains espagnols étaient tellement ingénus, ou les directeurs du service de la propagande tellement ineptes, que le livre de Bernanos ne fut ni traduit ni même utilisé. Et ce fut tant mieux. Ainsi, il garde et maintient sa pureté de « J'accuse », plus qu'aux hommes, à Dieu outragé par les assassins de Majorque que secondèrent quelques prêtres couverts par celui que Bernanos se verra obligé de nommer, l'évêque de Majorque, parce qu'il l'est officiellement.

Sans Georges Bernanos, nous ignorerions tout sur la terreur qui sévit dans l'île de Majorque, tout sur le comte Rossi. Grâce à Bernanos, en entendant à la radio la nouvelle de l'arrestation du comte Rossi, un cri de joie nous sortit du cœur assoiffé de justice, encore possible au bout de neuf ans. Devant le concile des Nations Unies, ainsi que devant les trois ministres des affaires étrangères qui se sont donnés rendez-vous sans préciser ni jour, ni lieu, inespérément, craché par la terre, signalé par un Jehova implacable, surgit le comte Rossi, comme un Macbeth de la guerre d'Espagne. Lorsque le gouvernement républicain le désignera comme criminel de guerre, « Duce » des ossuaires majorquins gardant quatre mille squelettes, qui pourrait éluder l'ouverture immédiate d'un procès, lequel commençant aux oliveraies de Majorque, aboutirait aux chênaies de El Pardo?

Le comte Rossi est le premier criminel de la guerre d'Espagne tombé aux mains des Alliés. Tous les autres ont grades et fonctions dans l'Etat, ou sont à l'abri d'un Etat sur lequel, aujourd'hui, le gouvernement républicain ne peut encore exercer son pouvoir exécutif. Les Alliés ne pourraient les juger, mais voici qu'un homme qui n'est pas Espagnol, une chemise noire, fonctionnaire de Mussolini, est arrêté, et son accusateur d'il y a neuf ans, vit à présent en France, et des milliers de personnes ouvrent « Les grands cimetières »... à la page où le sinistre aventurier italien apparaît comme un Attila, avec auto, pistolet et croix. Il y a donc un accusé, menottes aux poignets, et un accusateur. Nul ne peut escamoter le procès. Peu importe les méfaits que le comte Rossi ait pu commettre en Italie, car ses crimes historiques, ses délits internationaux sont ceux commis en Espagne. Les témoins et les documents sont à Majorque, et si la terreur scellait les lèvres des Majorquins survivants, il y aura toujours parmi les 300.000 un père dont le fils fut fusillé, un orphelin ou une veuve qui fera sa confession à une commission alliée.

∴

Vers la mi-août 1936, le général comte Rossi, « qui n'était ni général, ni comte, ni Rossi », arriva à Palme de Majorque. C'est comte de Bonacorsi qu'il se nomme à présent, nous dit-on. Il descendit d'un trimoteur écarlate, enfila une chemise noire sur laquelle était marquée une grande croix blanche et, ainsi accoutré, il alla rendre visite aux autorités militaires, et la croisade du crime commença. En un jargon mélangé d'italien, d'espagnol et de catalan, il prêcha par les villages, entre le maire et le curé, l'avènement de la purification de Majorque par le sang. Pendant le jour on prêchait la guerre sainte. Dès la nuit c'était la tuerie. Les groupes de phalangistes recrutés par le comte Rossi parcouraient les localités, se rendant chez les victimes désignées, prononçant toujours les mêmes ordres : « Descendez! ». « Suivez-nous! ». « Montez dans ce camion! ». Le camion sur lequel se trouvaient déjà d'autres malheureux, gagnait la route, puis tournait dans quelque petit chemin, et les voix comminatoires se faisaient entendre à nouveau : « Descendez! ». Une fois à terre, sur le groupe qui pleure, prie ou crie, les décharges sont lâchées. Le lendemain le cimetière, toujours proche, accueillait tous ces malheureux, et le maire inscrivait sur son registre: « Un tel, un tel, un tel.. morts de congestion cérébrale ».

Durant les premiers jours, la répression avait été modérée, se limitant presque à des vengeances personnelles accomplies au domicile même de la victime. Le comte Rossi l'alluma, l'amplifia, l'articula d'un bout à l'autre de l'île. Un ancien héros majorquin, Xojre, fut écartelé par quatre chevaux. Rossi écartela ainsi Majorque. Dans un village, près de Manacor, les phalangistes fusillèrent deux cents républicains. A Porto-Cristo ils achevèrent les blessés de la fameuse expédition catalane. Les autos du comte Rossi se rendaient même dans les petits villages les plus retirés à la recherche des chair à sacrifier, et si les condamnés étaient trouvés au lit, malades ou se reposant dans leur lit même ils étaient sacrifiés.

A côté de cette folie homicide, les épisodes infâmes. Tel maire retiré d'un puits où il s'était caché, fut laissé agonisant dans le cimetière, et les phalangistes, après avoir célébré leur prouesse par force libations, s'aperçurent que la vie navait pas encore abandonné ce pauvre corps, alors il lui enfoncent une bouteille dans la gorge et l'achèvent. Le maire de Palme, Marti, est un vieillard d'idées modérées, affilié au parti radical. Il est arrêté, condamné à mort et reste emprisonné pendant six mois, tant que durèrent les opérations de confiscation de ses biens, et finalement fusillé, passant de son lit d'hôpital au poteau d'exécution. A Manacor, ils ont vingt prisonniers, mais ils sont cent fusils et tous veulent tuer. Que faire? Un bourreau émet une idée : « Mettons-les aux enchères! » Chacun des groupes surenchérit et le plus donnant obtint le droit de fusiller. A Palme, une dame en visite chez un « señorito » terroriste, admirait une grosse rose sur sa table :

— Vous l'admireriez encore plus si vous saviez d'où elle provient.

— Mais, dites-le moi donc, dit la dame.

— Cette rose était dans la cellule d'une dame que nous avons fusillée ce matin.

C'est Bernanos qui conte cela, et Bernanos n'est pas un mystificateur, il ne déforme pas et n'a pas recours aux effets réthoriques. Il croit que la vérité mène à Dieu et il l'a dit. Il a écrit « Le scandale de la vérité ».

ENVOI A BERNANOS.

Dans votre livre « Nous Français » il y a une page terrible où vous demandez au Pape s'il croit que pourrons s'asseoir à la droite de Dieu ses hiérarchies ecclésiastiques qui regardèrent avec une impavide complaisance les massacres des scaires de Franco, et déversèrent leurs bénédictions sur les fusils fratricides. Sur la guerre d'Espagne je n'ai rien lu d'une aussi intense colère de chrétien primitif qui écrit dans des catacombes spirituelles, rien de pareil à cette prose d'un Pascal courroucé, ressuscité. A la fin de cette page vous faisiez la promesse d'écrire un jour le livre sur la terreur à Majorque.

Il semble que Dieu vous ait désigné, M. Bernanos, comme notaire divin, pour prendre acte des crimes qui furent commis en son nom. Majorque était une île belle et calme où furent tués tous ceux qui pouvaient dénoncer aux hommes les hécatombes réalisées. Mais vous avez entendu la voix de Dieu et celle de votre conscience chrétienne et dénoncé ce que vous aviez vu, ce que vous seul, témoin exceptionnel, pouviez signaler aux hommes. Ecrivez donc le livre promis et faites-le comme offrande à l'ombre de ce cardinal Vidal et Barraquer, dont l'âme fut sœur de la vôtre, lorsqu'il disait : « La révolution a brûlé les églises, mais le gouvernement de Franco a brûlé l'Eglise ».

Et en guise de prologue, un article intitulé : « Le comte Rossi » et signé Georges Bernanos. Le monde attend pour dicter sa sentence sur le grand crime encore impuni d'Espagne et de Majorque une voix qui parlera au nom de la Vérité pure. Après Voltaire et Zola — et je vous demande pardon de vous placer ainsi entre deux incroyants — aucun message de justice atteindrait une aussi grande résonnance catholique, au sens religieux et au sens mondial, comme votre nouvelle plaidoirie pour la vérité.

Mario L'HOSPIED.

M. NICOLAU D'OLWER

ministre du Gouvernement de la République

parle pour nos lecteurs

— Quand, après être resté en Amérique, on revient en Europe, on a l'impression de tomber dans un puits... Mais dans le fond on y trouve une lumière : l'espoir du retour à notre pays.

Ce sont à peu près les premiers mots de M. Nicolau d'Olwer, ministre du gouvernement de la République. Il vient d'arriver du Mexique, où il a pris part aux réunions du gouvernement Giral. A présent commence déjà la politique de reconquête de la République. Les ministres se sont dispersés pour pouvoir agir avec une plus grande efficacité. M. Fernando de los Rios reste à Washington. Il y était ambassadeur d'Espagne pendant la rebellion militaire et il y est écouté. Le professeur Giral s'apprête à faire le saut de l'Atlantique pour aller à Londres. Et, de là, à Paris.

Mais le moment est très délicat pour les dirigeants de la politique républicaine. Les représentants des trois puissances alliées vont se réunir à Londres pour considérer la situation de l'Espagne. Cela impose, et par courtoisie et par diplomatie, une discrétion absolue, spécialement à l'égard des journalistes. C'est donc presque impossible d'interviewer un ministre de la République.

Toutefois...

— Je ne crois pas qu'aucun gouvernement démocratique envisage la monarchie en tant que solution du problème espagnol. Tous doivent savoir que la monarchie ne serait jamais en Espagne une garantie d'ordre. La monarchie ne peut résoudre aucun des problèmes extrêmement graves qui se posent à notre pays depuis très longtemps. Un roi devrait s'appuyer sur les mêmes forces qui soutiennent Franco, même si ces forces changeaient de nom et leurs figures représentatives.

M. Nicolau d'Olwer, qui parle lentement, fait une pause.

— Une monarchie, c'est faire marche arrière. C'est pour quelque chose que nous avons eu la République. A présent elle nous reviendrait... mais ce ne serait pas la même chose. En 1931, il n'y avait pas de passions exaspérées, point de haine comme aujourd'hui. C'est un fait que ces haines ne s'apaiseront qu'avec l'application d'une justice stricte qui n'aille pas plus loin que l'indispensable et sachant discerner les vrais coupables. Cette justice d'ordre ne peut être appliquée que par la République. Elle est le seul ordre véritable qui soit possible en Espagne.

» Au surplus, l'Espagne, pendant ces sept années, a perdu dans la considération du monde et dans l'organisation économique des nations. La monarchie ne pourrait pas donner à notre pays un meilleur outillage pour se placer sur le plan économique, sur le plan de la production industrielle et agricole. Rien, sinon la République, ne peut résoudre les questions fondamentales qui empêchent l'Espagne, pourtant si riche, de devenir un pays prospère où la vie ne soit quelque chose de provisoire et instable comme jusqu'à présent; un pays dont les habitants puissent jouir de ses richesses et contribuer à la richesse commune du monde.

» Cela veut dire que, connaissant à fond la situation en Espagne et étant au courant de toutes les dérivations possibles de nos problèmes, les gouvernements démocratiques sauront mesurer les dangers d'une monarchie qui sont précisément ceux qu'ils cherchent à éviter. En Espagne, un roi ne peut être jamais un roi sur le modèle britannique. Et s'il voulait l'être, comme il n'aurait pu auparavant couper les ailes aux forces qui se révoltèrent en 1936, il provoquerait une autre rébellion. Seule, la République, forte de sa propre douloureuse expérience, est capable de conduire l'Espagne sur les chemins de la prospérité qui sont ceux de la liberté. Seule, la République peut donner au monde les garanties d'ordre, sans tyrannie, que le monde désire. »

Pour ce qui est des détails, M. Nicolau d'Olwer est discret. Et le journaliste sort de l'interview avec la confiance renouvelée du retour en Espagne selon nos désirs.

V. A.

Paris, janvier 1946.

Le général Franco contre les intellectuels catalans

(Suite de la page 4.)

est en train d'arriver à leurs camarades espagnols, basques et catalans. Je suis sûr que vous vous associerez activement à leurs souffrances.

C'est un de ces principes fallacieux si bien exploités par les Allemands jusqu'en 1939 que de croire que les malheurs d'un pays ne concernent que ses propres habitants. La formule « Suis-je le gardien de mon frère ? » est l'arme qu'ils ont utilisée afin de « diviser pour régner ». L'expérience tragique des dernières années nous a appris que la Liberté comme la Paix, est une et indivisible, et la civilisation -l'héritage d'une communauté humaine. Dans ce petit monde qui est le nôtre, ce qui arrive dans un pays a des répercussions dans tous les autres, et les écrivains ont moins que quiconque le droit de fermer les yeux sur les crimes commis contre la pensée humaine.

La grande tâche qui maintenant confronte les écrivains de tous les pays est la reconstruction spirituelle de l'Europe. Aucun effort, aucune contribution ne sauraient être trop minimes pour n'être pas acceptés. En premier lieu, il est de notre devoir à tous de sauvegarder dans tous les pays les droits de l'esprit et de veiller à ce qu'aucun barbare ne soit laissé en liberté qui puisse être susceptible d'employer la force afin de détruire l'esprit. C'est seulement ainsi que nous pouvons espérer recréer cette Europe régénérée pour laquelle des millions de héros ont donné leur vie.

J. M. BATISTA I ROCA.

La «Liga francesa de la Enseñanza»

Esta importante Confederacion general de obras laicas, ha acometido su reorganizacion, desplegando una actividad digna de todo encomio.

Fundada en 1866, por el eminente maestro Jean Macé, profesor en el pensionado de jovenes muchachas « Petit Château » de Beblenheim, cerca de Colmar, tomo gran incremento, fundando bibliotecas escolares, difundiendo la cultura en el pueblo y acometiendo con gran vigor la creacion de todas las obras circum y postescolares, que tanto han contribuido a la educacion de la juventud francesa.

Insistiendo sobre la necesidad imperiosa de la frecuentacion escolar, en cuantos congresos se presento, consiguio fijar la atencion de los gobiernos sobre este interesante problema, que ha sido solucionado, haciéndola obligatoria.

Muerto Jean Macé en 1894, sus sucesores han continuado la obra del gran maestro, adoptando su programa con verdadera devocion.

El paréntesis de Vichy infligio graves perjuicios a la Liga, pero esta continuo su actuacion en la clandestinidad, sin manifestar el menor desmayo.

Al renacer hoy a una vida màs activa y con un programa màs amplio, merece que todos los elementos culturales se agrupen en torno de ella y le ayuden a realizar el ideal sublime de su fundador.

J. ORELLANA.

Abonnez-vous
à l'Espagne républicaine
10, rue de Languedoc, 10
TOULOUSE

Si cada uno de nuestros
25.000
lectores españoles
nos procurase
un suscriptor francés
L'ESPAGNE REPUBLICAINE
podria aparecer con
6 páginas semanales
y obtener la colaboracion
de las mejores firmas
francesas y españolas
LECTOR :
ayudanos a elevar al más alto
nivel la Prensa española en el
exilio

M. LEIVA, ministre du gouvernement républicain espagnol,

fait une conférence à Toulouse

Le cinéma Trianon offrait un aspect peu commun dimanche dernier à l'occasion de la conférence de M. Leiva, ministre de l'agriculture du gouvernement républicain espagnol en représentation de la résistance espagnole Le thème de la conférence, origines, développement et buts de la Résistance espagnole, avait éveillé un extraordinaire intérêt dans tous les milieux espagnols. M. Leiva, avec une remarquable facilité de parole, remonta dans son exposé à juillet 1936 pour analyser les causes de la défaite de l'armée républicaine par l'internationale fasciste, qui commença à opérer en Espagne. Le conférencier rendit hommage au peuple espagnol, le premier à comprendre qu'on ne pouvait pas vaincre le fascisme que par la force, et dont le sacrifice permit le réarmement des démocraties. M. Leiva soutint par la suite que le fascisme n'avait pas vaincu définitivement en Espagne, car depuis 1936 la Résistance n'a pas faibli et Franco, comme jadis, craint toujours le peuple qui ne lui laisse un seul instant de tranquillité.

Le conférencier souligne le rôle décisif de la jeunesse anonyme, mais courageuse, dans les premiers temps de la lutte clandestine contre Franco, ainsi que celui des emprisonnés, cerveau de cette lutte. Je regrette, dit-il, qu'il n'existe point un Gados pour recueillir les tableaux saisissants que l'Espagne a offert dans les prisons et dans la rue, pour renouveler la série des « Episodes Nationaux ». Il explique, ensuite, les premiers contacts entre les forces antifascistes, qui aboutirent à la formation de l'Alliance Nationale des Forces Démocratiques, et par quelles circonstances le parti communiste n'en fait pas partie, malgré l'invitation qui lui a été adressée. Il exprima par la suite son espoir de voir enfin les communistes à côté des autres forces antifascistes. « Nous, confédéraux, dit-il, nous avons beaucoup rectifié, de même que les socialistes et les républicains, et le parti communiste devra aussi rectifier ses procédés de propagande et sa tactique de combat. »

Il souligna que le programme établi par l'Alliance Nationale des Forces Démocratiques n'implique nullement de la part de chaque courant d'opinion le renoncement à leurs programmes particuliers, mais que tous sont d'accord pour un but commun et urgent au-dessus des buts particuliers : le rétablissement de la République et de la liberté.

Les effets de la création de l'Alliance Nationale des Forces Démocratiques ne se firent pas attendre, et la police déploya toutes ses forces contre elle. C'est ainsi que deux Comités centraux et une partie du troisième, de même que beaucoup des provinciaux et locaux, sont en prison. Mais, malgré tout, et par-dessus la faim, la misère et la tuberculose, le peuple espagnol continue la lutte, faisant sentir combien est nécessaire l'union de tous pour gagner cette lutte, qui n'est autre que celle des 24 millions d'espagnols qui souffrent

Il affirma que la solution diplomatique était préférable, mais que si nos voix ne sont pas écoutées, la guerre civile reprendra à nouveau, car tout est préférable à la permanence du régime franquiste. Le gouvernement républicain est en contact étroit avec la Résistance de l'intérieur.

Après avoir exprimé sa confiance en ce que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis rompront définitivement avec Franco, il demanda que les criminels de guerre espagnols soient conduits devant le tribunal de Nuremberg, au même titre que les criminels de guerre nazis.

S'adressant aux syndicats ouvriers du monde entier, il leur demanda d'employer toute leur puissance qui, comme elle l'a été pendant la guerre, serait suffisante pour finir avec Franco.

M. Leiva dédia un chant à l'héroïque femme espagnole, qui souffre et lutte avec plus de stoïcisme encore que les hommes, et il le fit avec une telle éloquence et un tel accent du vrai, qu'il emut le public. Le jeune ministre termina en conseillant à tous, avec des phrases vibrantes, l'union autour du gouvernement Giral, seul espoir de salut aujourd'hui.

Le conférencier fut très souvent interrompu par des forts applaudissements du public qui se montra totalement emballé par l'exposé de M. Leiva.

Le public était très nombreux. Les autorités françaises étaient représentées et M le maire de la ville de Toulouse, Badiou, honora de sa présence ce premier contact du gouvernement Giral avec la masse d'exilés résidant dans notre région.

BULLETIN D'ABONNEMENT

A détacher — après l'avoir complété et signé — et à envoyer, sous enveloppe affranchie, à « L'Espagne Républicaine », 57, rue Bayard, Toulouse, ainsi que le mandat de 60 francs.

M .....

Adresse .....

.....

déclare souscrire un abonnement de trois mois à « L'Espagne Républicaine » à dater du .....

Signature de l'abonné.

PARALLÈLE

Assez de politesses pour "sortir" un intrus et un indésirable

SANS doute a-t-il été impossible à Franco de cacher ou d'étouffer, selon sa noble habitude, le vote émis par l'Assemblée constituante française au sujet des relations que ce « rouge » pays veut ou plus exactement ne veut pas entretenir avec lui. Il se serait bien gardé autrement d'en faire état. Mais il sait trop bien maintenant que tous les yeux de son peuple sont tournés vers lui, dans l'attente d'un geste qui ne vient pas, et que toutes les oreilles écoutent, anxieuses plus que jamais de nouvelles. Bref, la curiosité est poussée à l'extrême et les frontières, armées d'interdits, n'arrivent plus à empêcher les entrées et les sorties d'informations qui, quoique nationales, seraient naguère restées comme confidentielles. Que faire contre les vices des temps présents!

Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est donc pas, à tout prendre, que la nouvelle ait été rendue publique par Franco lui-même dans son propre pays, mais qu'il ait donné à cette divulgation un petit air de pondération auquel il ne nous avait pas habitué.

A vrai dire, cela non plus n'est pas fait pour nous surprendre, car la prise de position de l'Assemblée constituante française était attendue depuis assez longtemps pour que le maître actuel de l'Espagne ait pu, à son aise et en toute sérénité, penser à l'attitude qu'il devait adopter, arrêter les paroles qu'il devait prononcer, dans le sens le plus avantageux, non pas pour son pays qu'il sent très bien ne plus être identifié à lui, mais pour son régime qui, seul, le soutient comme la corde soutient le pendu.

Certains de ses intimes — car nous en sommes au moment de l'action, ou quelques intimes, peu sûrs de l'avenir, veulent donner des gages au camp adverse — prétendent même qu'à chaque alerte à ce brûlant sujet, il avait fait appeler son chapelain pour qu'il le mette en communication urgente et directe avec le Saint-Sacrement qui, chacun sait ça, lui tient lieu de conseil de ministres.

Il a dû s'empresser de tenir compte de l'avis qui lui était soufflé, puisqu'il ne pouvait lui en venir de plus haut, et mollement il a dû se laisser conduire par la divine inspiration, sorte de fidèle copie de la fameuse « intuition » d'Hitler, dont les résultats peuvent, malgré tout et sans un trop long recul du temps, être jugés fort appréciables.

Donc, dans un communiqué officiel de trois lignes, qui n'attire pas plus particulièrement l'attention, il a affirmé « qu'il y avait unanimité complète dans son conseil des ministres sur la ligne de conduite à suivre au cas où serait mise en action la politique de mauvais voisinage réclamée par la Chambre française ».

Ce n'est évidemment pas bien méchant, en apparence du moins. Et ça n'engage à rien, comme disait l'autre. Une telle formule est même couramment employée quand on ne sait pas exactement quelle ligne tenir : « Je sais bien ce qui me reste à faire », dit-on, et l'on s'en va d'un pas tranquille, comme si on venait de lancer un cinglant défi qu'on espère bien, dans son for intérieur, ne pas être relevé par l'adversaire.

Pour nous, ce vote de l'Assemblée constituante mérite une plus grande attention, qui nous permettra de faire certaines constatations qui ne sont pas à négliger et qui peuvent expliquer bien des choses, peut-être même certains retards, et aussi certaine passivité qui ne semble pas correspondre à la volonté de l'immense majorité du peuple français.

Nous découvrirons par exemple dans ce vote que, si l'unanimité a été obtenue en ce qui concerne la rupture nécessaire avec Franco, il a manqué, par contre, les voix de la droite de l'Assemblée pour que cette unanimité se retrouve au passage qui a trait au droit d'asile à accorder aux membres du gouvernement républicain espagnol dans le plus bref délai possible.

A parler franc, un tel vote n'est pas fait pour nous déplaire outre mesure. Il permet tout au moins — de petits symptômes décelés à temps évitent souvent une grave maladie — de situer quelques « pèlerins » de notre Assemblée constituante qui se sont fait élire sous l'étiquette républicaine et qui refusent à des républicains d'un pays voisin, chassés de chez eux par un usurpateur fasciste, aidé de tous les fascistes d'Europe, un droit d'asile que tout le monde leur accorde d'avance et que, seule, une diplomatie périmée retarde.

Vous le voyez, amis Espagnols, vous n'êtes pas les seuls à traîner dans votre sillage des républicains « à l'eau de rose », qui se gargarisent à gorge-que-veux-tu des mots ronflants de justice et

Desde una silla de Canaletas

TODAVIA HAY PIRINEOS. — Si, los hay aun, a pesar de Luis XXIV y de Felipe V. Porque acabo de hablar con unos recien licgados de Francia. Probablemente cuando estos compañeros vuelvan a cruzar las montañas, cargados de prensa clandestina y de impresiones, contaràn por Toulouse y Perpignan, cosas nuevas para los emigrados. Yo quiero hacerlo tambien.

Parece mentira.., pero es verdad. En la emigracion se cree en la posibilidad de una restauracion monàrquica. No diré que se la admita, desde luego; pero se cree en ella Que si los aliados, que si el orden, que si la evolucion de la situacion española. Aqui, nada de esto. Nada. Aqui, la gente cree en la República.

Digo la gente, y no los centros bien informados y las esferas influyentes. La gente menuda, la de la calle; la mujer que va de compras, la tendera que le vende, el obrero que come harina de maiz y el abogado que se afana en el palacio de justicia. Los condes y los generales posiblemente creen en Don Juan. Los falangistas creen aun en la persistencia de Franco. Y el pueblo — los millones de labriegos, de obreros, de tenderos y rentistas arruinados — el pueblo, cree en la vuelta de la República, que jamàs ha estado ausente de sus esperanzas y de su recuerdo.

Cada uno cree en una República a su medida claro està. Pero esta medida ha cambiado mucho en los siete años de franquismo. Y nadie duda.

Parece mentira. Si, ya sé, estais mas cerca de los centros diplomàticos, teneis màs informacion, os hallais al corriente de las mil cosas que aqui nos ocultan. Pero...

Pero del creer al abtener va un paso. Y aqui creemos en la República. No queremos otra cosa. No aceptaremos otra cosa, aunque los emigrados la aceptaran.. si bien esto lo consideramos improbable, ¡verdad ?

Asi, pues, no hablemos màs. República y basta.

Y no creais que en España se pasa mejor que en la emigracion y que estamos dispuestos a aguardar indefinidamente.

ESTA DEMOCRACIA. — Un ejemplo de la democracia orgànica. Uno nada màs entre mil.

Se han celebrado elecciones en el Colegio de arquitectos de Madrid para elegir la junta de gobierno. Dos candidaturas : una de falangistas y otra de elementos tenidos hasta ahora al margen, de arquitectos tachados de izquierdistas : Arniches, Suazo, etc.

Desde luego, ganan la candidatura falangista. De esto, ni hablar. Pero, que democracia, eh ? que incluso permite presentarse a los « rojos ».

Solo que... Solo que hasta despues de las eleciones los « candidatos » de izquierdas no se han enterado de que habian sido presentados sus nombres.

REINA EL ORDEN. — En España no hay guerrillas. El orden reina en todo el pais. Por ejemplo, no hace muchos dias, aprovechando una mañana de sol casi estival, el secretario del sub-secretario de industria, Sr. Robert, se fué, estando de visita en los Saltos de Alberche, a tomar un baño. De repente, unos individuos de mala catadura — asi los vio él — le salen al paso, le hacen vestir y le preguntan quién es. El hombre, alarmado, da un nombre y una hacer los elementos turbios que conspiran contra Franco.

Lo llevan a un altozano y al poco rato otro grupo de sujetos armados, como el anterior, de « naranjeros » trae a dos ingleses, que protestan. Unos minutos màs tarde, dos nuevas presas : dos muchachos. En un momento que les dejan solos, los dos muchachos se llevan algo a la boca y mascan desesperadamente. Después, en privado, han confesado que el delicioso alimento eran sus carnets de Falange. Habian ido a hacer ejercicios militares en un camion; iban veinte falangistas valerosos.

Las protestas de los ingleses obtienen buen resultado. Los cinco presos quedan en libertad y los elementos turbios se van por entre los brezos. Al cabo de un rato, el camion pasa volando por la carretera, con dos muchachos a bordo. Los otros dieciocho falangistas, que se fastidien, si los pescan los guerrilleros y no tienen tiempo de comerse sus carnets...

« Falangista soy,
falangista valeroso... »

SIN CARNE. — Los periodicos han hecho caldo gordo con la cuestion de la carne en los mercados franceses. La democracia lleva a la insubordinacion, dicen. La democracia parlamentaria es el caos.

Y de repente, en la democracia orgànica española falta tambien la carne. El gobierno pone tasa y los carniceros no compran carne para venderla. Lo mismo que en Francia.

« El gobierno ha adoptado severas medidas contra la confabulacion de los carniceros ». Si los carniceros se confabulan para crear el hambre en el pais, el gobierno « adopta severas medidas », es decir, que nadie va a la càrcel... al revés de lo que ocurre en Francia. Pero si los obreros se confabulan para hacer una huelga, entonces, los gritos que salen de Jefatura se oyen en la plaza de Urquinaona. Los gritos de los confabulados apaleados, desde luego.

QUIENES SON ? — Luis Ortiz Muñoz ? No le recordais ? Pues yo tampoco, Sevillano. Redactor de « El Debate », miembro de la Confederacion catolica de padres de familia. De las Cortes de Franco.

Tomas Cerro Corrochano. Madrileño. De « El Debate ». Estudio en la Universidad catolica de Milàn.

Pedro Rocamora. Madrileño. Este no es de « El Debate ». Es de la revista « Occident », que Esterich dirigia en Paris durante la sublevacion militar.

Gabriel Garcia Espina. De Astorga. Este es de « Vértice », revista de Falange y de « Informaciones » diario que March regalo a Victor de la Serna y que aun ahora defiende a los alemanes de Hitler.

Alfredo Guijarro. De Huelva. Capitàn de fragata. Es el encargado, desde 1942, de dirigir el servicio de interferencias destinado a no dejar oir las radios aliadas.

Cayetano Alcazar. Madrileño. De « Arriba » y de « El Español ».

Estos son los nuevos altos cargos de Educacion y de propaganda.

Tres a tres. Tres « debatinos » y tres falangistas.

Como veis, Franco evoluciona.

Y el abate Herrera por ahora no vuelve al Vaticano.. quizàs porque todos los caminos conducen a Roma.

EN EL METRO. — Estacion de Chamberi, en Madrid. Una dama espera el metro a primera hora de la mañana. Va a misa primera. Pasea para quitarse el frio de encima y va a una mujer que lleva un niño en brazos. La dama es muy aficionada a los niños y es ademàas caritativa, miembro de no sé cuantas juntas de beneficencia. Se aproxima a la mujer, vestida pobremente. El niño le parece enfermo o aterido de frio.

— Qué le ocurre a su pequeño ? — pregunta, llevando ya la mano al bolso.

— Està muerto.

Habia muerto la noche anterior, en un zaquizami. De frio y hambre. En la casa de socorro no quisieron admitirlo.

— Llevenlo al deposito de cadàveres — indico el médico sin levantar la cabeza del ejemplar, aun hùmedo de tinta, de « Arriba ! ».

Nada màs que eso.

DIVORCIO NUEVO ESTILO. — He aqui una actriz muy conocida. Vive ahora en Norte América. Estaba casada con un militar y durante la República se divorcio. Ahora el militar quiere casarse con una marquesa muy rica. Pero los divorciados, en la legislacion del nuevo Estado, no pueden casarse. Sin embargo, el militar es hombre adicto de influencia.

Qué hacer ?

Pues irse a un juzgado de Barcelona regentado por un juez falangista y de bolsa abierta... abierta para recibir, desde luego. Y exponerle el caso con delicadeza.

El juez siente profundamente las exigencias de la amistad, tanto màs cuanto que se trata de un correligionario, de un héroe de la cruzada. Abre un expediente de desaparicion.

Y la actriz española divorciada, que vive en Nueva York no se entera, desde luego, de que ha sido declarada desaparecida, muerta en circunstancias ignoradas. Cualquier dia figurarà en las listas de las personas muertas por Dios y por España... o por los militares de Dios y de España.

Y a los quince dias, boda con asistencia de seis generales y un ministro. Regalo del Caudillo. Discursos. No se trata de un héroe de la cruzada ?

DOS BANDERAS. — En lo alto de la Sagrada Familia ondean dos banderas. Una de tres colores : rojo, amarillo y morado. Otra con cuatro barras encarnadas. Llamean hasta las diez de la mañana. La gente, desde todas las terrazas, contempla emocionada el espectàculo. En la calle, los guardias practican detenciones. En Jefatura hay escàndalo. Y en la ciudad, risas y nostalgia mezcladas.

En el aire, la brisa entrelaza las dos banderas.

VICTOR.

Barcelona, enero 1946.

AQUEL 26 DE ENERO

en que Barcelona aparecio nevada de papeles rasgados

— Date prisa, no ves que estàn venian por la costa avanzada con al llegar...

La vieja entraba en la habitacion con una brazada de periodicos. Sus pasos vacilantes la acercaron a la estufa. Y los periodicos ardieron alegremente en aquella tarde sin nubes.

Luego entraron en el fuego los folletos, los libros. La joven, de rodillas delante de los estantes, iba amontonando y seleccionando. A un lado las novelas que ella conocia y que no le daban miedo. Al otro, los libros de politica, los que tenian unas cubiertas demasiado llamativas o un titulo que se le antojaba revelador.

Asi fueron a parar al fuego docenas de volùmenes, la mitad de la pequeña biblioteca de la casa...

De todas las chimeneas de Barcelona salia el humo a borbotones.

Pero en Barcelona se habia editado mucho durante los tres años de guerra y los seis anteriores de República. Ademàs, la mayoria de las familias guardaban folletos periodicos, semanarios para el hijo o el marido que estaba en el frente y que se alegraria de verlos a su regreso, a fin de revivir en las veladas hueras las horas que los suyos pasaron bajo las sirenas y que él dejo transcurrir en la trinchera.

De las chimeneas salia humo. Mas el fuego no bastaba. Habia demasiados libros, demasiado papel impreso. Y los moros que entraban por el Tibidabo y los italianos que mayor prisa que las llamas.

De noche, la vieja — todas las viejas de Barcelona — salio a la calle con una maleta. En los arrabales corrian ya las tanquetas de la Division Littorio —. Los moros saqueaban las torres de Horta Y los falangistas, con correajes sacados quien sabe de donde — ellos si que lo saben... — comenzaban a reunirse en grupos. Pero no se atrevian aun a sacar las uñas no fuera a haber un ùltimo coletazo del monstruo rojo...

La zanja de la calle de Aragon era el lugar de cita de todas las viejas cargadas de libros de la ciudad. Alli, desde la balaustrada de piedra, arojaban a la via el contenido de sus sacos, de sus maletas, de sus cestas.

Los autos con los ùltimos republicanos que se marchaban, dejaban en la calle un rumor de cementerio.

Las viejas, afanosas, pensando en salvar al hijo del compromiso, no hacian caso de las sirenas. No veian tampoco, los carros cargados de los que se iban, los camiones repletos, los rostros demudados... Veian solamente al hijo que regresaria dentro de poco. Imaginaban registros, rostros iracundos, fusilamientos... Acertaron.

Al amanecer, las calles de Barcelona estaban nevadas. Papeles y màs papeles, desgarrados, libros abiertos al azar, revistas bostezantes sobre los adoquines... Fotos, también, y carnets con el nombre raspado. Las cartas recibidas del frente — cartas de entusiasmo, de esperanza — habianse convertido en humo y ceniza. De los tres años de guerra no quedaba sino el miedo.

El veintisiete, a media tarde, comenzaron las visitas domiciliarias de los Falangistas. Las inicio la centuria de Madrid, compuesta por refugiados madrileños que so capa de antifascistas habian evacuado la capital y formaban parte de la quinta columna catalana.

Ellos no habian quemado sus fichas y sus notas.

De todo esto hace siete años. Poco a poco, muchas de estas bibliotecas destruidas por el pànico, se han ido rehaciendo al precio de muchos sacrificios. Muchisimas màs se han reconstruido a fuerza de cartas enviadas bajo mano desde las càrceles, en las cuales el preso indicaba a la mujer o a la madre los libros que le interesaban. Los libreros de lance de Barcelona conocen muy bien esas clientas desorientadas que les cuchichean un nombre de autor prohibido.

La primera reaccion de la ciudad ante el invasor fué la de quemar los libros. Ya veis si los conociamos.

Yo tuve la sensacion de que quemàbamos las naves.

Todavia estamos construyendo las nuevas.

R. OLIVEROS.

RESUMEN SEMANAL de noticias de prensa

● El general de Gaulle ha presentado con caracter irrevocable, su dimision del cargo de presidente de consejo de ministros de Francia.

● La Asamblea constituyente francesa, por 497 votos contra 55, ha encargado a M. Félix Gouin, presidente de la misma, la formacion del nuevo gabineto, que a la hora de cerrar nuestra edicion no ha sido aùn formado.

● Consecuencia de las gestiones realizadas por el gobierno francés, Inglaterra y los Estados Unidos han aceptado el ceder a Francia una parte de los buques alemanes.

● La noticia de la dimision del general de Gaulle ha producido en Madrid el efecto de una bomba. Se cree que la salida del general supondra un recrudecimiento de la tension existente en las relaciones franco-españolas.

● Ochocientos mil obreros del ramo de la metalurgia se han declarado en huelga en New-York.

● El señor Hakimi, presidente del consejo de ministros del Iran, ha presentado la dimision de su gabinete.

● Se ha descubierto cerca de Sielcin (Varsovia) una ciudad subterrànea, de varias docenas de kilometros, construida por los Alemanes y dotada de importantes instalaciones industriales. En ella trabajaban numeros obreros extranjeros.

● El partido comunista inglés ha enviado su adhesion al partido laborista, declarando que trabajarà por el éxito del partido que gobierna hoy en Inglaterra y por el desarollo de su fuerza y de su influencia.

LOS QUE NO VOLVERÀN

El escritor Juan Garcia Morales

No queria morir en Francia. Garcia Morales qui habia hecho de su pluma una indesmayable arma republicana, se resistia a morir en Francia, sin ver el triunfo de una causa a la que habia consagrado sus mejores energias. Pero ha muerte lejos de la Patria, sin ver restaurada la república, por la que tanto trabajó. Era presbitero, y este titulo lo ponia al lado de su firma como un blason de gloria, como su màs alto titulo. Si todos los curas de España hubieran sido como él, qué diferente la suerte de nuestro desdichado pais. Gacia Morales deja una obra ingente, desperdigada en los periodicos, con ese triste destino del periodista, que se queda un poco en todas las hojas volanderas, sin quedarse jamàs en el libro. La enfermedad ha podido màs que su reciedumbre de acero, y ha muerto humildemente, con sencillez, con esa simplicidad de cura auténtico y évangélico que fué su norma constante. Un puñado de compatriotas de Libourne (Gironde) le acompañaron a su ultima morada. Una corona y un lazo republicano ornaban el triste cortejo. La República tiene contraida una gran deuda con su memoria, con su fidelidad llevada hasta el ùltimo instante.

D. Manuel Maza Gomez

En Burdeos ha fallecido el militante de Union Republicana D. Manuel Maza Gomez, alcalde que fué de Gibaja (Santander); el entierro constituyó una sentida manifestacion de duelo, pues el finado contaba con innumerables simpatias entre los exiliados. Alfonso Perez, en el momento de dar sepultura al cadaver de Maza, enalteció las excelebtes prendas del finado, republicano de abolengo. Union Republicana ha perdido uno de sus màs convencidos luchadores del ideal republicano, y lus españoles, un ejemplar compañero.

Franco reçoit du poivre de France !

Toulouse, janvier. — Le 21 janvier s'arrêtait en gare de Toulouse un wagon immatriculé ZKVI no 111.742. Il repartait en direction de Port-Bou chargé de 191 sacs de poivre d'un poids de douze tonnes environ...

Bajo el yugo y las flechas

LA LIBERTAD DE LA PRENSA

Un corresponsal, en Madrid, del « News Chronicle », ha sido expulsado de España, por haber transmitido una informacion sobre el « maquis » español.

— Esta informacion es falsa, y si no rectifica, serà expulsado — le objetaron.

— Yo la he obtenido — replico el periodista inglés de un oficial del ejército que tomo parte en las operaciones. Si se me permite una encuesta sobre el terreno de los sucesos, yo rectificaré si me es contraria; pero por orden, no.

No se le permitio el complemento de informacion; no envio por lo tanto la rectificacion a su periodico, y ha sido expulsado.

Como lo seran todos los corresponsales que no se limiten a ampliar las notas oficiales o a recoger rumores politicos insignificantes. España es una càrcel, en la que no se puede hablar màs que por el locutorio y bajo la vigilancia del carcelero.

YA NO HAY ELECCIONES

Franco habia decidido hacer unas elecciones municipales para el mes de marzo. Elecciones orgànicas, naturalmente. Determinados cabezas de familia, que no hayan sido procesados, ni pasado bajo el yugo de los campos de concentracion y de los batallones disciplinarios. El censo, ademàs, hecho por el cura, el alcalde y el jefe de Falange

Y ya no hay elecciones hasta octubre. Por dificultades materiales, dicen, sin especificarlas A lo mejor es que simulan no tener urnas, cuando con la « teja » del cura bastaria para recoger las papeletas de los pocos electores convenientemente seleccionados.

RESISTENTES DE SALON

Los monàrquicos han empezado su resistencia, dejando de asistir a la recepcion en honor de la hija de Franco gran número de personalidades de la alta sociedad madrileña.

Es el mismo procedimiento que empleo la nobleza madrileña con la mujer de Don Amadeo de Saboya.

Entonces, dio resultado; pero ahora ha habido demasiados muertos para entretenerse con una oposicion de abanicos.

Les Allemands auraient fusillé en France 29.600 otages

Nuremberg, janvier. — 29.600 otages ont été fusillés en France par les Allemands. C'est ce qui ressort des statistiques fournies le 21 décembre dernier par le service de recherche des crimes de guerre à notre ministère public français à Nuremberg.

Sur les 29.600 otages fusillés, Paris en a fourni 10.000; Lyon, 3.679; Limoges, 2.613; Dijon, 1.091; Marseille, 1 513; Lille, 1.143; Rennes, 974; Angers 963 et Bordeaux, 806.

Retour de M. Byrnes aux Etats-Unis

M. Byrnes doit repartir cet après-midi ou ce soir par avion pour les Etats.Unis.

Ce journal est composé par une équipe d'ouvriers syndiqués

Imprimerie spéciale de LA REPUBLIQUE 57, rue Bayard, Toulouse

Le Courrier des réfugiés

Todas las organizaciones españolas de socorro, de Toulouse, han llegado a un acuerdo con la « Association Réligieuse des Amis Quakers » para la organizacion de una merienda de sobre alimentacion para los niños republicanos españoles cuyo estado de salud sea manifiestamente deficitario. La inscripcion se harà por medio de una ficha de inspeccion médica que establecerán los servicios de la Cruz Roja de la República Española, los cuales seguiràn atentamente el estado y el peso de los niños atendidos. Este servicio, como puedo suponerse, es exclusivamente para los niños que residan en Toulouse; su asistencia serà controlada por medio de un sistema de puntuacion; la ausencias consecutivas sin motivo justificado causaràn pérdida del derecho para dar lugar a otro inscrito. La Cruz Roja de la Republica Española està encargada de convocar a los padres de los niños, segùn listas facilitadas por los « Amis Quakers » y las otras entidades de socorro.

— José Duch, de Trouillas (Pyr.-Or.), desea tener noticias de sus compañeros de San Vicente dels Horts (Barcelona) que aun residan en Francia.

— La señorita E. Aragon, 4, Tour-de-l'Ile, Genève (Suisse), desea conocer el paradero de Juan Vallejo Baulon, que habia pertenecido al 513 Grupo de T. E., en Avignonet (Haute-Garonne).

— José Solares, de Ontaneda (Santander), interesa noticias de su primo Juan Solares. Escribir a Francisco Alonso, Brillette, Moulin-en-Médoc (Gironde).

— Habiendo fallecido en el hospital de Aurillac (Cantal), el compatriota Isidro Gracia Expósito, e ignorando el paradera de su familia, el Comité regional n. 3 de la « Junta Española de Liberacion » interesa de los familiares, amigos o conocidos del malogrado compatriota que se dirijan a Manuel Rodriguez Ureña, Poste restante, Aynes (Cantal), quien les informarà.

— Se desea saber el paradero de Rogelio Otero Gonzalès, refugiado español enrolado en el Ejército francés (21 regimiento de marcha de voluntarios extranjeros, de Barcarés); que estuvo prisionero en Alemania, Stalag XII D. Trier, n. 6530, Komdo 878 A y 1291, Altenkirchen. Dirigirse a su padre, M. Otero, Montory (Basses-Pyrénées).

— Se desea conocer el domicilio de Moisés Cortés Cester, refugiado español que residia en Toulouse a fines de 1944. Dirigirse a Rafael Garcia, 21, rue Lévat, Marseille (Bouches-du-Rhône).

— Nuestro amigo y colaborador Doménech de Bellmunt ha abierto un consultorio jurìdico en Toulouse, 9 bis, rue les Crosses; especializado en asuntos civiles y administrativos franco-españoles, nuestros lectores encontraràn en él un eficaz consejero, bien personalmente (de 5 a 7 de la tarde), o por correspondencia.

Nouvelle admise à participer au concours

J'AI FAIM !

Nouvelle inédite par François CARAVACA

Illustrations de Géo MARC

« Peut-etre l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'esprit est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!
LAMARTINE (Méditations). »

J'ai faim! Voici déjà quatre longs jours que je n'ai rien mangé et depuis quelques heures j'éprouve une grande faiblesse qui, graduellement, envahit mon organisme. C'est pour cela, sans doute, que mes idées deviennent de plus en plus confuses... Une nuit de ténèbres tend un voile sur mon esprit.

J'ai faim! Que mon état est bien singulier. Je le sens dans ma chair tenaillée et, pourtant, je ne peux pas me l'expliquer moi-même. Il y a dans mon esprit quelque chose de très subtile qui se heurte matériellement à la réalité du monde extérieur et qui m'empêche de saisir le sens réel des faits et des choses...

Jusqu'à présent, j'ai toujours cru que les actions humaines, autant nos souffrances que nos plaisirs, n'étaient que des apparences parfois déformées, de notre vie intérieure... Autrement dit, je ne croyais pas qu'il puisse exister une réalité indépendante de nous-mêmes... Cependant, maintenant j'ai faim! Et je me demande : est-ce réalité ou apparence? N'est-elle peut-être pas également qu'apparence toute notre existence? A-t-il raison Schopenhauer lorsqu'il prétend que le monde n'est pour nous qu'une représentation? Je ne saurais le dire...

En tous cas, ce n'est pas ma faute si la faim m'incite à divaguer... D'autre part, je comprends aussi qu'il ne serait pas raisonnable d'attacher trop d'importance au malheureux fait physique dont je suis présentement la victime... Aurais-je, par hasard, le droit de croire que mon estomac est le nombril de l'Univers?

Heureusement, je n'appartiens pas à cette catégorie d'êtres vaniteux qui aiment à faire étalage de leurs malheurs en les montrant au premier venu, dans le but d'inspirer la sympathie des gens... La sympathie? Nous voici à nouveau dans le domaine des apparences...

∴

Maintenant il faut bien que je marche un peu. Je ne dois pas rester indéfiniment assis sur ce banc. Il y a déjà un bon moment que je suis là, seul dans l'accablante solitude de mon malheur seul dans la solitude désolée de cette allée — dans la banlieue de la ville — qui me semble, pourtant, si éloignée du monde, et dans laquelle les grands arbres touffus forment une voûte sombre et fraîche.

Où aller? Le monde n'est pour moi qu'un désert immense, sans limites, où ma voix — j'en suis sûr — ne peut éveiller aucun écho. Personne ne me connaît, personne ne m'attend, personne ne m'aime... D'ailleurs, je me demande si mes jambes seront capables de me mener quelque part...

Pourtant, il faut que je marche.

Allons donc! Ne vas-tu donc pas te laisser terrasser par la souffrance, pour si violente qu'elle soit! Que sont devenues tes idées sur le stoïcisme? Sois digne de toi-même!... Fais un effort!... Allez, hop!... Ça y est!...

Mais, oh dieux, comme je me sens faible!...

∴

Malgré tout je vais tâcher de faire quelques pas... « Surtout, mon ami, me dis-je, ne chancelle pas, ne tombe pas... Il ne serait pas trop plaisant si l'on te prenait pour un ivrogne... » Ah! oui, mais qui? On ne voit personne tout au long de l'allée. Un silence presque absolu vit autour de moi. On n'entend d'autre rumeur que le bourdonnement confus et lointain de la vie multiforme, qui s'agite là-bas, incohérente et absurde, dans la ville chaotique, où les hommes pullulent constamment, accablés sous le poids de leurs passions et de leurs intérêts.... Ici, par contre, dans ce minuscule coin de la terre, dans cet îlot solitaire dont je me considère momentanément le souverain absolu, règne un calme délicieux, qui n'est troublé par aucun remou de vie. Même les feuilles des arbres centenaires, à travers lesquelles les rayons du soleil filtrent et tracent sur le sable de capricieuses arabesques, ont une fixité si parfaite qu'on les dirait immobilisées depuis des siècles.

O inénéfable sérénité de la nature, en douce léthargie, submergée dans le rêve éternellement panthéiste de l'existence, comme tu t'harmonises avec la déchirante solitude de mon âme...

II

MENSONGE

Mes pas sont vacil'ants. Néanmoins, je marche. Où vais-je? Qui pourrait le dire? Je ne suis plus maître de mes actes : c'est le hasard qui les dirige; c'est peut-être lui qui me guide, comme Virgile à Dante, dans la voie sinueuse qui conduit vers la nuit suprême, au sein de laquelle je me sens amoureusement attiré par une force irrésistible...

Autour de mon estomac le cercle de fer se resserre graduellement... La faim, une faim que je dirais millénaire, aiguillonne ma chair... Mes lèvres brûlent de soif et dans mon cerveau des visions hallucinantes et implacables dansent une sarabande démoniaque... Me voici arrivé à la limite de ma résistance physique. J'ai envie de me laisser choir au sol, avant perdu tout espoir de vivre... Des larmes de feu jaillissent de mes yeux et glissent sur mes joues décharnées...

Et plein de stupeur, ahuri et découragé, je murmure, doucement et sans colère :

— J'ai faim!

Et malgré tout, je marche.

∴

Voici une rumeur de vie qui monte vers moi. Deux hommes s'approchent. Ils causent à haute voix : le thème de la conversation doit être très important, puisque l'un des interlocuteurs fait des gestes qui traduisent chez lui un état de véhémence. L'autre, plus calme, est aussi plus maître de ses mouvements... La discussion, à ce qu'il paraît se fait de plus en plus passionnante, violente même... En arrivant en face de moi, les deux interlocuteurs s'arrêtent : après un long silence, celui qui semble le plus calme dit, donnant à ses paroles une intonation de ferme dignité :

— Je ne peux pas croire une chose pareille!... C'est du mensonge!...

Et tous deux continuent leur chemin et leur discussion.

Mensonge! Je médite sur la portée de ce mot... Qu'est-ce que le mensonge? Je me le demande... Et la vérité, si elle existe vraiment, ce doit être d'abord la justice... Mais est-ce que la justice existe? De toutes mes forces je réponds : non. Elle n'existe point; elle n'a jamais existé... La justice n'est qu'un mensonge de plus, une fiction de l'esprit, l'une des formes les plus raffinées de la vanité humaine... Est-ce juste, par exemple, que moi, un homme de talent, un homme qui aime l'humanité, je meure de faim?...

Mais, non, mon ami, non! Tu ne dois pas, tu ne peux pas parler de la sorte : ton langage est aussi expression de vanité, plus encore de sotte arrogance, puisque tu prétends — inconsciemment peut-être — associer la vie universelle, si complexe et paradoxale, aux inquiétudes mesquines de ton existence erratique... Oh! grand pédant que tu es! Oh! être vaniteux! Pourquoi commets-tu le délit de lèse logique en croyant que ta vie représente quelque chose dans l'immensité de la vie humaine? Considère que lorsque nous mourons — individuellement parlant — notre disparition est à peine remarquée, ce qui veut dire que nous tous, pris un par un, ne sommes nullement indispensables à la marche du monde... Des milliers d'êtres meurent tous les jours, et néanmoins la vie continue. L'humanité, considérée individuellement, pourrait arriver à disparaître complètement ,que le monde continuerait à exister indépendamment de nous-mêmes...

Cette dernière réflexion faite, une grande sérénité envahit mon esprit. Nonobstant, je sens qu'il reste toujours, au fond de mon âme, un sédiment d'amertume. Et malgré tous les efforts, je ne peux pas éloigner de mon cerveau ce mot si simple : mensonge! Ces trois syllabes battent avec des coups isochrones, comme des coups de marteau sur mes tempes enfiévrées...

— Mensonge!

« Elle » s'arrête. Je regarde ses yeux, au fond desquels je lis — oh! déception! — un sentiment de pitié. Rapidement, avant que je puisse l'en empêcher, « Elle » cherche dans son escarcelle et, d'un mouvement qui dénote une compassion indifférente, jette quelques pièces au fond de mon chapeau.

— Voilà pour vous, Monsieur... Ce sont les seules paroles qui, comme un souffle harmonieux sortent de ses lèvres divines.

Après, « Elle » s'éloigne lentement, toujours de son pas eurythmique, laissant une stèle de frangance qui trouble mes sens... Au bout de quelques instants sa silhouette n'est déjà plus qu'une ombre, une apparence aussi...

Je reste debout au milieu de l'allée, le chapeau à la main, au fond duquel gisent ces viles monnaies qui sont un puissant appel à la réalité. Rien au monde ne peut donner une idée de la honteuse stupéfaction dont je me sens saisi... Une vague de tristesse afflue vers mon âme, la remplissant de ténèbres et de douleur. Et mon cœur s'ouvre dans un déchirement terrible...

— Oh, oh! que je répète, comme dans un cauchemar.

Je suis le plus malheureux des hommes.

IV

LA MORT

— Allô, camarade, dit une voix près de moi. En même temps quelqu'un tape amicalement sur mon dos. Je me retourne immédiatement.

La personne qui vient de me saluer c'est un homme de taille moyenne, maigre et osseux, dont le visage — de traits irréguliers — offre une colaration verdâtre particulièrement désagréable... Quel âge peut-il bien avoir cet homme? Impossible de le deviner. Il y a quelque chose d'indéchiffrable dans ce visage, quelque chose qui empêche de préciser s'il s'agit d'un être jeune ou âgé.

— Veux-tu m'aider ? lui dis-je à nouveau.

Encore un long silence. Je regarde fixement le visage de mon camarade. Ah ! comme je hais ce sourire maudit. Je le haïs à cause de tout ce qu'il a de méprisant vis-à-vis de moi. C'est un sourire de fausse pitié, froid, répugnant... Je ne peux contenir un mouvement de colère.

— Veux-tu répondre, oui ou non ? Je crie, exaspéré et autoritaire. En même temps, d'un mouvement délibérément voulu, je renverse son verre; le vin rouge coule sur la table et tombe, goutte à goutte, sur le pantalon de mon camarade.

Mais « il » reste immuable. Et sourit toujours.

Encore le silence. Finalement « il » dit :

— Trop tard !... C'est trop tard pour te venir en aide...

Ces mots tombent sur mon esprit comme des coups de masse, brutaux et implacables. Ils répercutent dans mon cerveau pendant de longues minutes.

— Alors, je demande un peu ébahi, que dois-je faire ? Me suicider, peut-être ?

— Pourquoi pas ? me répond-il, avec un brin d'ironie...

— Mais le suicide est une lâcheté !...

— Oh oh ! Cette conception du suicide est d'une vulgarité accablante. Tu la trouveras dans tous les romans à feuilleton qui ont été écrits dans le but d'attendrir les cœurs sensibles. Un homme de talent, comme toi, ne peut parler si légèrement. Car tu ne dois pas ignorer que le suicide est un acte de supériorité chez l'homme... Plus encore, puisque tu as une opinion si péjorative du suicide, je dois te rappeler que Destoïsvski l'a glorifié dans son personnage des « Possédés », cet admirable Kirilov qui accomplit le suicide avec autant de sang-froid que Socrate ou Pétronius. Ah, mon pauvre ami !... Je sais bien que le souci constant de ton existence a été celui de la supériorité... Oui, je le sais : inutile de le nier, car je devine tout. Eh bien, tu n'es jamais arrivé à cette supériorité; pas un seul moment de ta misérable existence tu n'as pu te montrer vraiment digne de cette supériorité... Tandis que maintenant je t'en offre les moyens. Si tu veux, tu peux être le Surhomme dont parle Nietzsche. Car l'homme, tu le sais aussi bien que moi, ne possède pas la faculté de se créer lui-même. Voilà en quoi il est manifestement inférieur à Dieu; mais, par contre, il a le pouvoir de s'écarter du sentier humain quand cela lui fait plaisir... Voilà, cher ami, en quoi l'homme est l'égal de Dieu; voilà la véritable supériorité de l'homme.

— Sophismes ! Rien que des sophismes ! je crie, tout indigné. Des sophismes et des mensonges ! Ah, vieux coquin ! Tu veux me pousser à la mort ? Je le vois bien maintenant : j'ai découvert ton jeu... Mais tu ne perds rien pour attendre, car je ne t'obéirai pas... Je ne me suiciderai point ! Non, non !...

Et c'est à ce moment précis que — oh, prodige ! — le sourire disparaît des lèvres de mon camarade. Son visage vient de subir une transfiguration, il s'est illuminé d'une clarté rayonnante.

Silencieusement « il » prend mes mains entre les siennes; au contact de cette chair glacée, un frisson de mort fait tressaillir tout mon être... J'ai la sensation d'avoir touché le dos visqueux d'un reptile...

Et « il » dit posément :

— Je plaisantais tout à l'heure... Car il ne faut pas que tu te suicides... Maintenant, tu m'appartiens !... Oui, oui!.. C'est mois qui vais te conduire vers la nuit suprême, dans laquelle tu es sûr de trouver cette perfection et cet esprit de justice que tu as vraiment cherché parmi les hommes pendant de longues années... Viens, viens vite !... Je vais te faire connaitre la seule chose qui ne soit ni vanité, ni apparence !... Viens, viens vite !...

Ses paroles sont douces, persuasives. Elles ont une harmonie complètement irréelle, des accents graves qui ne sont point du langage humain. Il devient impossible de résister à leur pouvoir, à leur charme.

« Il » s'est mis debout. Moi aussi.

Je dis encore :

— Qui êtes-vous donc ? Quel est votre pouvoir ? Oh ! non, non, ne dites rien : je devine tout maintenant... Vous êtes La Mort...

Et doucement, sans colère, avec la docilité d'un enfant, je repose ma tête sur sa poitrine...

Et mes lèvres murmurent, dans un dernier souffle de vie :

— Oui, oui, mon ami ! Emmène-moi !...

libre et vais tomber lourdement sur un banc, lorsque, soudainement possédé d'une rage inouïe, je serre mes poings et dis :

— Mensonge!...

III

L'AMOUR

Le moments final n'est pas encore arrivé. Ma défaillance n'a été que passagère. Le peu de repos que j'ai donné à mon corps m'a permis de tirer des forces de ma propre faiblesse... Maintenant mes pas sont plus sûrs et, tout à coup, je remarque que mon imagination est remplie de joie. C'est une joie rayonnante, imprégnée d'une douceur infinie : l'on dirait le nonce symbolique d'un événement heureux qui va se produire incessamment... Et mes lèvres, desquelles l'ardente sécheresse a subitement disparu, fredonnant une naïve chanson enfantine.

Et c'est à ce moment qu' « Elle » apparaît... O dieux comme elle est belle. Son corps admirable, avidement dévoilé par mes yeux, qui présentent la grâce suprême de ses formes classiques, a des lignes aussi pures que celles des statues de l'Antiquité... « Elle » est blonde, comme la Danae du Titien sous la pluie d'or. Sa chair n'a pas la blancheur hâve et froide du marbre, mais une coloration rosée, car le sang circule dans les veines, riche et joyeux, dans un torrent de vitalité...

La voilà... « Elle » s'avance vers moi comme une déesse, d'une démarche rythmique et ferme qui a la cadence d'une ode. Son allure est si majestueuse, qu'à mes yeux cette créature résume toute l'inexprimable harmonie de la nature... Et la grâce sobre, presque austère de ses vêtements fait penser à la chasteté voluptueuse du « peplon » grec...

Lorsqu' « Elle » s'approche de moi, lente et silencieuse, comme absorbée par un rêve, je vois ses yeux bleu-vert, dont la transparence fait songer à la diaphanéite des eaux miditerranéennes... « Elle » est près de moi : mon cœur se sent opressé par une sensation de merveille, presque d'adoration... Pendant une seconde, mon imagination s'élève vers tout ce qu'il y a de plus beau au monde. Et moi — pauvre hère en haillons — moi aussi j'oublie momentanément toute la misère de mon état et me submerge volontiers — loin de toute souffrance physique ou morale — dans l'effluve d'amour dont cette prodigieuse créature en est l'émanation essentielle... Mes haillons, ma barbe de huit jours, n'existent plus. L'Illusion, la divine Maya a opéré dans mon esprit une profonde métamorphose : moi aussi je me crois l'homme le plus parfait de la Création...

Oh! femme merveilleuse, combien Ta présence me rend heureux! Il n'est point sur la terre de bonheur comparable à celui d'être aimé par Toi... Celui qui possèdera Ton amour pourra se croire immortel, comme ces êtres divins dont parle la légende hindoue, dont les pas ne soulèvent point de poussière et dont les corps ne projettent point d'ombre...

Ah! Je dois Te parler. Oui, oui, il faut que j'exprime toute l'admiration que Tu m'inspires, cette adoration qui me pousse à me jeter à Tes pieds... Mais, comment Te parler? Quel langage humain serait digne de Toi?

Mû par une attraction mille fois plus forte que ma volonté, j'ôte mon chapeau et m'avance sur son passage...

Nous voici en face l'un de l'autre. Je tremble comme un enfant pris en faute... Doucement, et donnant à ma voix une intonation de profond et mystérieux respect, je dis :

— Madame...

Avant de rép

B.D.I.C

POÈTES DE FRANCE

LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même, sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne, un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O dieux! Qu'est-ce celà?
Je n'en puis plus! On me déchire!
Quoi! J'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu : Gardez bien de le dire;
On m'appellerait poule. Enfin, n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crût la chose et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine lévé,
Et de courir chez sa voisine :
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
— Vous moquez-vous? dit l'autre. Ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'est plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée,
Il se montaient à plus d'un cent.

Jean de LA FONTAINE.

POETAS DE ESPAÑA

CANSERA

— Pa qué quiés que vaya ? Pa ver cuatro espigas
arrollàs y pegàs a la tierra;
pa ver los sarmientos ruines y mustios
y esnùas las cepas
sin un grano de uva,
ni tampoco siquià sombra de ella...;
pa ver el barranco,
pa ver la laera,
sin una matuja... Pa ver que se embisten
de pelàs las peñas !...
Anda tù, si quieres,
que a mi no me quea
ni un soplo de aliento,
ni una onza de juerza,
ni ganas de verme,
ni de que me mienten siquià la cosecha...
Anda tù, si quieres, que yo pué que nunca
pise màs la senda,
ni pué que la pase, si no es que entre cuatro
ya muerto me llevan
Anda tù, si quieres...
No he d'ir, por mi gusto, si en crus me lo ruegas,
por esa sendica por ande se jueron,
pa no golver nunca, tanas cosas güenas...,
Esperanzas, quereres, suores...,
o se jué por ella !...
Por esa sendica se marcho aquel hijo
que murio en la guerra...
Por esa sendica se jué la alegria...
Por esa sendica vinieron las penas !...
No te canses, que no me remuevo;
anda tù, si quieres, y éjeme que duerma,
a ver si es pa siempre !... Si no me espertara !...
Tengo una cansera !...

Vincente MEDINA.

DISQUE

Un manquant à l'appel

TOULOUSE visite, ces jours-ci, l'Exposition des crimes hitlériens, organisée par le commissariat de l'information. Une Exposition qui, en plus de maintenir vive, dans le peuple, la répugnance d'un système tyrannique comme jamais on en a vu dans l'histoire, sert à montrer jusqu'où peut aller la barbarie humaine à ceux qui n'ont du fascisme que l'idée confuse de ceux qui se plaisent à lire les contes d'horreur. Cette Exposition est comme une irradiation de Nuremberg. Là-bas, l'accusation est plutôt veubale; ici, ce sont des documents photographiques, des preuves saisies par l'objectif, mille fois plus saisissantes pour l'œil humain. Preuves destinées, plus que pour tout autre, à ceux qui, avec un inouï aveuglement, pour ne pas avoir ressenti dans leur chair la douleur aiguë, minimisent la cruauté, la haine et l'insensibilité du fascisme. Toulouse a encore présentes à la mémoire de vives blessures. Mais il y en a encore qui, secrètement, ne condamnent pas de toute leur âme la terreur convertie en système et l'horreur comme spectacle quotidien. Ce labeur de perpétuel souvenir, ce « memento » prolongé d'une époque où l'homme du Nord est apparu comme jamais barbare; simultanément, il doit poursuivre son chemin en circonférence; c'est-à-dire, ne pas l'interrompre tant qu'il y aura dans n'importe quel coin du globe une tyrannie ou séquelle nazie. Parce que le fascisme n'est pas complètement mort; la barbarie n'a pas disparu. Ces S. S., qui ont perdu leurs gracieuses courbes ondulantes pour se convertir en rigidités et angles, continuent d'opérer sous d'autres uniformes, sous d'autres initiales, mais toujours avec le même signe et la même brutalité. Dans ce jugement universel, où les preuves s'accumulent, et les inculpés apparaissent et sont détenus les uns après les autres; dans ce grand appel à l'heure du jugement, il en manque un : l'initiateur, le plus ancien et, peut-être, non le moins souillé de sang humain. Il y manque le régime franquiste. A chaque camp d'extermination nazi, on peut ajouter un camp franquiste. Buchenwald et Dachau, et Mauthausen se nomment, en espagnol de Franco : Miranda de Ebro, Nanclares de la Oca et Albatera. Aux geôles où la Gestapo arrachait des aveux à force de tortures, auprès desquelles celles de l'Inquisition sont dérisoires, où des vies à force de silence, correspondent les geôles des délégations de police en Espagne.

Gobernation, à Madrid, restera comme un sinistre lieu de supplice. Aujourd'hui, tous les détails ne sont pas encore connus du public. Encore, de nos jours, pour certains (de plus en plus rares, il est vrai), nous, les « rouges », nous continuons d'être les « souillés de sang », les hyènes de la cruauté humaine; nous, qui ne parlons que le langage de la loi écrite et de la Constitution votée par les représentants du peuple! Mais un jour prochain, nous, les républicains, nous pourrons faire notre Exposition roulante, et le monde pourra constater que les uns et les autres « tableaux », ceux qui maintenant assombrissent l'Exposition des crimes nazis et ceux qui, demain, assombriront l'Exposition des crimes franquistes, sont tracés de la même main, avec les mêmes couleurs et avec le même style. Nous le disons parce que nous le savons. Et nous le disons avec la même raison, qu'en 1936, nous vous demandions du secours, parce que, sinon l'Europe et le monde entier subiraient notre sort.

Hier on ne nous a pas écoutés, et c'est pour cela que l'on visite, aujourd'hui, cette Exposition. Aidez-nous maintenant! et mettez, avec votre répudiation, un terme, rapidement, à la soif du monstre à trois têtes : le « civilon », le phalangiste et le « requete ». Qu'il ne coule plus une goutte de sang espagnol. Et que, si l'histoire est écrite par les vainqueurs, que ceux-là soient nous, les républicains. Parce que nous, nous l'écrirons impartialement.

A. FERNANDEZ ESCOBES

— Non, non et non, tu es trop faux.
— Oh! pour ça, tu es assez menteuse!

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

SAGITARIO

LA CONTINUIDAD DINASTICA. — Nuestro exprimido amigo Madariaga, ha querido poner un aire moderno en su defensa de la monarquia atribuyéndole una mision de oportunidad conciliadora en el problema español. La monarquia para él, es la pacificadora. Exactamente igual que en 1874 cuando Alfonso XII era el Pacificador. Madariaga, no hace màs que substantivizar el adjetivo alfonsista, elevando a oportunismo politico lo que en 1874 era solo un calificativo cortesano. Pero en el fondo de la formula posibilista, no hay màs que la vieja doctrina de la continuidad dinàstica.

Olvida Madariaga que a lo largo de la historia de España, la moderna y la contemporànea, ha fallado el principio de la continuidad monàrquica, fundamento de la monarquia hereditaria. Si escoge a Don Juan como substituto de Franco, es porque representa esa continuidad. Para qué luchar por extremos que volverian a encender la fogosidad española, si està ahi Don Juan para recoger el poder en nombre de su neutralidad y de las leyes de la sucesion dinàstica ? El seria la paz y la insistencia en la tradicion, cruzada esta vez de constitucionalismo.

La paz, no; porque la monarquia ha sido siempre la guerra civil, cada vez que se ha querido imponer el derecho sucesorio. Isabel la Catolica la enciende porque no es ella la heredera, sino la hija de su hermano, Juana la Beltraneja, hija tenida por adulterina. Muere Carlos II sin hijos y su sucesion cuesta otra guerra. Suplantan los Bonaparte a los Borbones y la guerra es doble, civil y nacional. Muere Fernando VII, aboliendo la ley sàlica, que era el retorno a la tradicion española, y comienzan las guerras carlistas que aun no han terminado. Restaurada la monarquia en 1874, llega Alfonso XII para la pacificacion, como ahora se intenta que llegue Don Juan, y la guerra carlista sigue dos años màs y comienzan hasta 1886 los pronunciamientos republicanos. Y en nombre de esa continuidad pacificadora, piensa Madariaga que la monarquia pueda aportar a España el olvido sobre las tumbas, la calma a los espiritus y la sedante ordenacion a las leyes ?

Hay tres hechos que se oponen a esa entrada de Don Juan en España, bajo un arco triunfal de adormideras. Estàn los legitimistas levantiscos, està Franco que también puede oponer su derecho de chulo victorioso, escrito en los Estatutos del Movimiento que le dan sucesor designado por el Consejo nacional de Falange, y estamos nosotros que somos la continuidad legal el hecho vivo, no tradicional, ni basado en usurpaciones violentas, sino en la Nacion, hecha voluntad electoral y decision armada. En nombre de qué puede Don Juan optar al trono, si Franco gano la guerra, los carlistas hace un siglo que batallan y nosotros poseemos la razon y la ley, que nos ha seguido a la emigracion, en espera de tener la fuerza ? En la pugna española hay uno que sobra y es Don Juan, porque cinco años de veraneo en Suiza, no autorizan para presentar credenciales màs que en un club excursionista.

Entre Don Juan y Alfonso XIII ha habido una guerra que ha roto la continuidad dinàstica, y es lo que olvidan Madariaga y su principe. Si intentan saldarla por la fuerza, el origen del reinado seria impuro, y una invitacion a la contraofensiva de otra fuerza. Si Franco le transmitiera los poderes, o directamente o por procuradores, Don Juan recogeria la herencia de la sangre de la guerra y de las represiones. Si por presiones exteriores, Don Juan se filtrara en Palacio, seria, como Luis XVIII, el rey llegado en los furgones del extranjero. Lo que Madariaga llama impase español, se tranforma en el impase de Don Juan.

Una revolucion se tenia que cumplir en España y pues la totalitaria, ha fracasado, debe cumplirla la Republicana. Qué revolucion? La que se està cumpliendo en Europa : soberania basada en el sufragio, reformas agrarias, eliminacion de los trusts, intervencion sindicalista, federalismo, eliminacion de las monarquias. Yugoslavia se ha constituido en Republica, Bélgica e Italia tienen en entredicho a sus reyes, ni Hungria, ni Austria, piensan en los Habsburgo. Alfonso XIII reposa en Roma, no en El Escorial. Los Borbones españoles son, un rey muerto en el destierro y un pretendiente intruso.

Pero, como producirse la eliminacion de Franco ? El 12 de abril fué una sorpresa. Que ahora no hay elecciones ? Existen fuerzas interiores e internacionales que pueden suplirlas y hacer que el dia X, en la hora H, se produzca lo inevitable. Hoy 26 de enero, se cumplen siete años que las hordas franquistas entraban en Barcelona evacuada. Hoy, muchos venderian su carnet de Falange por cinco pesetas. Hoy, en el fondo de las conciencias barcelonesas, palpita el presentimiento de que antes del 26 de enero de 1947, otro Companys y otro Macia, pondràn en el Ayuntamiento y en la Generalidad, las banderas resucitadas. En el febrero de 1917, fué suficiente una huelga en Petrogrado para iniciar la caida de los zares. El 14 de abril de 1931, bastaron un comité clandestino y un general apartando de palacio a la guardia civil, para lograr en veinticuatro horas, la abdicacion de Alfonso XIII.

SIN PAN Y TOROS. — Un tal Corrochano ha sido designado como uno de los directores de la propaganda española. Densa nomina, alto cargo y bajo nombre. Carrochano es aquel redactor taurino del « A.B.C. » que daba y quitaba investidura a los toreros, segun fueran dadivosos o reservados. De él que do aquella frase famosa : « Es de Ronda, y se llama Cayetano... » para definir el torero austero y viril de El Niño de la Palma. Su hijo se hizo torero. Como hay familias universitarias o religiosas o militares ,la de Corrochano es una familia estrictamente flamenca que en la España sin pan y toros, debia alcanzar una jerarquia y Franco se la ha dado. Nunca una frase periodistica habrà tenido tan alta cotizacion.

Nunca España fué tan torera. Al principio del Movimiento, pedian el cumplimiento del verso clasico : « Una ley, un imperio y una espada » y la espada se ha convertido en el estoque de lidia. La chiquilleria juega al toro, y no al futbol. En los periodicos y revistas en vez de estadisticas economicas, aparecen las de las corridas toreadas, las ganaderia s predilectas, las orejas cortadas y las alternativas concedidas. La única ley economica que se discute en los cafés, es la del precio de las contratas d elos toreros idolatrados y su repercusion en la ascension del coste de las localidades. Méjico no es el sitio del gobierno republicano, sino la patria de Arrufa, el rival de Manolete, y Arrufa y Manolete dividen a los españoles en bandos rencorosos. Las reseñas taurinas, conceptuosas y relamidas, parecen escritas por académicos y en ellas se encuentra toda la inventiva idiomàtica y alegórica de las letras franquistas. El gran definidor del torero es José Maria de Cossio, que asi ha descendido el gran nombre de los Cossio. Los dos ultimos retratos hechos por Zuloaga, son los de Ortega y el « Camisero ». Manolo, el que por Barcelona escriben que era el primer escultor, esculpe toreros. En fin, uno de los que ellos tienen por novelista de envergadura, Garcia Serrano, acaba de escribir « Seis historias de toros » en las que humaniza a sus seis protagonistas dandoles reflexiones y sentimientos, imitando a los animales de Kipling. El monologo franquista, no tolera màs que el dialogo de los toreros y los toros.

Durante la guerra, los grandes toreros fueron franquistas. El Algabeño murio durante ella y Antonio Cañero, mandaba una partida de caballistas, pero los matadores autènticos no eran los toreros, sino los falangistas y como matar ha sido elevado a deber, razon de Estado e incluso teologia, reverencian a los que para matar visten sedas y caireles, porque aun cuando los muertos sean toros, el verbo matar sigue teniendo, con los toreros, una vigencia y un prestigio de españolismo y de hombria.

No es el pan y toros, sino el sin pan y con toros. Sin imperio, alli viven en Bajo Imperio. El diestro, resucita al gladiador. El proletariado es la plebe con la sportula y las legiones sostienen al César, porque el César los llena de mercedes. Toros, como en tiempo de Felipe II que los defendia contra la prohibicion del papa Sixto V. Toros como cuando bajo Carlos IV, los nobles descendian y los toreros subian hasta las duquesas, alineàndonos asi con la toma de la Bastilla. Toros con igual empaque que en el reino de Fernando VII, porque todo esto también acabarà abriéndose una universidad taurina. Toros, orgullo de raza. Toros para embrutecer al pueblo. Toros para que sus astas den unidad a las regiones encontradas. Toros, para que las gentes den tanta importancia a los pobres muertos como a los cadàveres de caballos y reses en el corral. Toros, para que los democratas sepan que en España la gran carrera española del oro, de la fama y de los amores, està reservada, casi exclusivamente, a los obreros que la adoptan, empezando gratis sus estudios, en las dehesas del Guadalquivir o del Jarama. Toros consagradores ante el sol y la sombra de que la lidia es una leccion practica de lo inevitable del gobierno autoritario, porque el matador manda y la cuadrilla obedece, y sin esa autoridad y esa subordinacion, el torero seria imposible.

Bien esta, pues, el señor Corrochano en su señorio propagandista, y es de esperar que la tauromaquia vaya siendo aplicada a la gobernacion de España. Para las Cortes corporativas, una cuadrilla de graves toreros cordobeses. Para que junto al jesuita confesor, acompañe a Franco, un viejo matador que lo asesore.

UNA FRASE ENTONADA. — Seis hombres en torno de una mesa de habitacion de hotel, seguramente. Pero son los seis ministros del gobierno de Cataluña. Parece una de aquellas fotografias retrospectivas que se publican despues del triunfo, recuerdo de la incertidumbre y del destierro. Debajo del grabado un manifiesto y en el manifiesto esta frase : « Hay que proclamar esto ante las conspiraciones que dentro y fuera de España trabajan por un franquismo sin Franco y cuando suenan voces desorientadas, concesiones y aquiescencias del descorazonamiento. Como si bastara el retorno, aun cuando sea con las banderas arriadas... »

Al fin, seis hombres de prestigio, seis hombres con responsabilidad, volviendo a izar las banderas que otros arriaban, que no son organismos o grupos los que pueden arriarlas, sino individuos aislados y porque la capitulacion individual puede anteceder a la colectiva. De la que puede ser sintoma epidérmico, yo atacqué, y seguiré atacándola reforzado, ahora, por la orden de izar banderas. El gobierno de la Generalidad. « Serà pasado por las armas todo aquel que hable de rendirse », fueron las palabras del héroe de Gerona, Alvarez de Castro. No hay nada de liricamente ridiculo en la evocacion de lo que està maculado de vieja sangre y sive para engrosar la voluntad de aguante. No es una desproporcionada cursileria recordar conminaciones de la ciudad sitiada. Hay una puritana resistencia a ejercer y si a los que se rinden, personalmente o con actitudes politicas, no se les va a pasar por las armas, se les puede ejecutar civilmente. El manifiesto de los ministros catalanes es ya una diligencia de procesamiento.

Esos seis consejeros de la Generalidad han producido algo asi como un soneto. En su reunion hay una admirable sencillez elegante. Alli, Rovira y Virgili, pequeño y fino, de la raza de esos politicos concentrados en inteligencia y en cuerpo y con ojos felinos, que se llaman Paul Reynols, Bidault y Benes. Alli José Carner, con empaque anglosajon y un aire de disciplicencia de poeta y de diplomatico. Alli Pompeu Fabra, cabeza de un Franz Liszt, en inesperada funcion politica. Alli Pi y Suñer, lleno de raza, como uno de esos poetas ingleses llenos de una belleza patricia y algo melancolica. Alli Comorera, con su rostro de dominico contundente. Ellos y el manifiesto forman una ensambladura de fondo y forma, y la actitud de ellos en el grabado es la actitud del manifiesto. No hay ningun desplazamiento de linea. Todo norma. Un soneto, ya lo hemos dicho.

Qué importa que allà abajo haya demasiados colaboradores ? Qué importan las apostasias y algunos tridorcillos que desde sus corrales recuperados, empiezan ya a actuar de sirenas ? En el gobierno de la Generalidad, el mejor que se podia constituir porque està exento de toda ruralia, cabe otra Cataluña, si la actual fuere capaz de suicidarse.

Mario AGUILAR.

LE PROBLÈME ESPAGNOL

Thème de la presse européenne

LES LETTRES *françaises*

Non, charbonnier n'est pas maître chez lui

L'AFFAIRE ESPAGNOLE

A l'heure où cinquante et une nations s'assemblent pour l'élaboration d'une paix fondée sur la justice, il est peut-être opportun de rappeler que le jour de la capitulation du Reich les Russes déclarèrent que, pour eux, la guerre n'était pas finie, aussi longtemps qu'il subsisterait sur terre un seul Etat fasciste.

Cette déclaration posait la question sur laquelle va avoir à se prononcer le congrès mondial : l'humanité va-t-elle châtier la violation des lois humaines du seul fait qu'elle a lieu, même si elle n'en pâtit point directement, ou va-t-elle continuer d'admettre que des Etats peuvent la pratiquer dès l'instant qu'ils ne le font que chez eux, comme dans ce droit antique où le père de famille pouvait impunément tuer sa femme et ses fils si cela ne se passait que dans sa maison ?

Cette seconde thèse, digne donc de la civilisation étrusque, était ouvertement celle des démocraties occidentales il y a encore très peu de temps. Lors de la guerre d'Espagne, elles déclarèrent par un acte solennel qu'elles laissaient chaque Etat maître de choisir son régime et s'engageaient à ne jamais intervenir pour le changer (comme si l'Espagne franquiste avait choisi son régime). Cette attitude ne leur était d'ailleurs point dictée par amour des fascismes, mais surtout par souci de leur repos. Elles l'ont délaissée depuis quelque temps, mais non pour adopter celle du châtiment pour violation du droit si l'on observe que, d'après elles, du moins d'après de ce qu'elles soutenaient il y a encore un an, les gouvernements espagnol et portugais devaient subir leurs rigueurs seulement parce qu'ils aidèrent l'Allemagne en guerre, alors que, pour les Russes, ils le devaient par le seul fait qu'ils sont fascistes.

Il faut bien dire que, pour la France et l'Angleterre, avoir laissé sans broncher écraser la République espagnole est la honte de ces deux nations. Surtout de la seconde. Ce n'est pas dévoiler un mystère d'écrire que d'immenses capitaux d'outre-Manche engagés dans la péninsule exigeaient la victoire de Franco. On se demande parfois si ce ne sont pas des considérations de même étiage qui président aux lenteurs du monde britannique à exécuter le valet de Hitler et de son second.

Est-il besoin de répondre à ceux qui protestent qu'en empêchant l'Etat qui se veut fasciste nous méconnaissons la liberté ? Autant dire que la police la méconnait lorsqu'elle empoigne un malfaiteur. L'admirable est que ces proscripteurs de l'intervention sont couramment des fervents du fascisme. Comme si celui-ci s'était gêné pour intervenir dans l'Espagne républicaine; comme si Hitler n'avait pas déclaré, au lendemain de nos élections de 1936, que si elles devaient amener en France un régime révolutionnaire, il agirait. Il y a là, d'ailleurs, chez les antidémocrates, une tradition : au lendemain de 1815, les signataires de la Sainte-Alliance s'engageaient, si la France faisait mine de revenir à un régime de liberté, de s'y opposer par la force : au congrès de Vérone, ils autorisaient le gouvernement de la Restauration à envahir l'Espagne et à y rétablir par les armes un régime d'autocratie. A travers toute l'histoire, on trouve cette implacable volonté de l'injustice d'exterminer le principe qui s'oppose à elle; il est temps que cette volonté se montre chez la justice.

Le droit d'intervenir dans un Etat quand sa conduite interne viole la moralité a été formellement proclamé jadis par la théorie internationale de la papauté. C'est la thèse du *De regime principum* de Thomas d'Aquin, selon laquelle le prince justicier, conduit par l'Eglise dont il est le bras séculier, agit comme un magistrat (*minister Dei*), sous la juridiction duquel tombe l'Etat impie. Avec cette condition, d'une si haute tenue morale, à savoir que le prince doit uniquement redresser l'Etat coupable « et ne tirer de son action aucun bénéfice personnel ». Remplacez la notion de pouvoir religieux par celle de pouvoir laïque et vous avez le devoir des organismes de la paix. Ce n'est pas le seul cas où ils feront peut-être bien de s'inspirer des théories de l'Eglise quant à la paix du monde; je dis de ses théories, non de son exemple.

Ce n'est pas seulement pour une raison morale que nous devons anéantir les régimes de violence, mais pratique; parce qu'en général ils ne vont pas se borner à exercer le mépris de l'homme à l'endroit de leurs sujets, mais bien l'étendre à l'étranger, faire de l'extrapolation. C'est ce qu'énonçait un membre du ministère britannique, M. Herbert Morrisson, dès novembre 1939 : « Nous devons rester fidèles à un idéal de gouvernement, quelle que soit sa véritable forme, conçu comme existant pour servir les peuples et non pour les dominer. Nous devons nous rappeler qu'il ne s'agit pas là seulement d'une question de politique intérieure, « puisque les gouvernements qui exercent sur leurs peuples une domination sont presque fatalement ceux qui troublent la paix du monde. » Il est certain que si les démocraties avaient arrêté Hitler dès sa violation des lois humaines à l'intérieur de sa nation, la guerre de 1939 n'aurait pas eu lieu.

On connaît la protestation de Franco, menacé d'être mis à la raison : « L'Espagne n'admettra pas d'ingérence étrangère... S'il existe un problème espagnol, il ne regarde que les Espagnols. » Il faut bien dire que c'est là encore la conception de la morale internationale chez la plupart des hommes : « Charbonnier est maître chez lui ! » Il faut absolument que l'Assemblée de Londres proclame qu'un tel simplisme a fait son temps, que les Etats doivent compte de leur conduite interne à l'organisme chargé de la paix du monde et qu'elle prouve la mise en œuvre de cette doctrine par son intervention en Espagne. Sinon elle donnera raison à ceux qui assurent que, malgré les palabres, rien n'est changé et que le régime des souverainetés nationales avec la guerre qui marche à sa suite est toujours à l'honneur.

Julien BENDA.

Choix

Le général Franco contre les intellectuels catalans

Allocution prononcée par M. J. M. BATISTAI ROCA, secrétaire du centre catalan du P. E. N., au dîner international qui réunissait à Londres, le 8 juin 1945, les membres du P. E. N. Club :

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Puisque nous sommes ici entre écrivains, c'est sur les activités antiintellectuelles du fascisme espagnol que je désire attirer votre attention.

Tout comme au temps de l'Inquisition, une liste d'ouvrages interdits a été publiée. Vous y trouverez, à titre temporaire ou permanent, la plus grande partie des œuvres les plus nobles qui aient été produites par l'esprit humain. Parmi elles figurent nombre de vieux classiques espagnols et des ouvrages d'auteurs modernes, tels que Azorin, Pio Baroja, Blasco Ibañez, Pérez de Ayala et Unamuno.

Je suis sûr que H.-G. Wells sera honoré de savoir qu'à heure, lui aussi, sur cette liste. Son nom paraît au milieu d'une constellation de penseurs et d'auteurs éminents: Tolstoi, Dostoïevsky, Ibsen, Kant et même Goethe (pour avoir écrit « Faust », Anatole France, Lamartine et Victor Hugo. La « Carmen » de Mérimée est également interdite. Le führer falangiste a mis son « veto » à « Heroes and Hero Worship » de Carlyle et au « Sentimental Journey » de Sterne. Le même « veto » a frappé jusqu'aux œuvres de Ramsay Mac Donald, et les fonctionnaires chargés d'éduquer et de former de fidèles citoyens espagnols trouvèrent impossible d'avaler l' « Ane d'or » d'Apulée.

A la suite d'un accord entre le gouvernement falangiste et le gouvernement nazi — accord qui, pour quelque obscure raison, s'appelle accord « culturel » — les livres d'écrivains exilés d'Allemagne sont interdits en Espagne. Ainsi aucun Espagnol ne peut lire ni Freud, ni Emil Ludwig, ni Stefan Zweig, ni Thomas Mann.

La vie académique dans les universités présente un sombre spectacle. Les savants qui désirent devenir professeurs doivent fournir aux autorités une preuve adéquate de leur adhésion au falangisme, et, une fois nommés par le gouvernement, ils doivent au début de chaque trimestre soumettre aux autorités le programme de leurs cours. Un prétendu syndicat universitaire, sorte de groupement falangiste, surveille étroitement les activités et les opinions des professeurs et des étudiants.

A l'intérieur du pays, les écrivains ne peuvent pas poursuivre comme il se doit leurs recherches intellectuelles à cause de cette surveillance perpétuelle de leurs travaux et des restrictions qui limitent l'expression de leur pensée. Mais évidemment la plupart des professeurs et des écrivains de premier ordre sont actuellement à l'étranger.

... Machada, le plus grand poète espagnol de la dernière génération, est mort en exil dans un camp de concentration en France; le plus remarquable des jeunes poètes, Garcia Lorca, a été fusillé; et Besteiro, professeur de logique à l'Université de Madrid, un socialiste modéré élevé en Angleterre, est mort, âgé de soixante-dix ans, dans la prison où il était condamné à trente ans de détention. L'historien catalan Carlos Rahola, les poètes basques Lauaxeta et Urkiaga, et l'écrivain basque Ariztimuno, abbé et apologiste de la démocratie chrétienne, furent tous exécutés.

Si tel est le bilan de l'influence du fascisme sur l'œuvre des écrivains espagnols, nos camarades catalans sont soumis à des conditions beaucoup plus dures. L'Espagnol castillan peut du moins continuer à écrire dans sa propre langue; mais le général Franco a interdit l'impression des livres écrits en catalan, ainsi que la poursuite en cette langue de toute activité intellectuelle à l'usage du grand public. Aucune exception n'a été tolérée, pas même pour la magnifique édition de la Bible catalane entreprise par les bénédictins de l'abbaye de Montserrat. Si bien que depuis maintenant sept ans, la production littéraire catalane à l'usage du public n'a fait aucun progrès. Même dans les ouvrages d'érudition actuellement publiés (en espagnol, bien entendu) les écrivains catalans ont été forcés d'accommoder leur style à la terminologie falangiste; c'est ainsi que la Catalogne est devenue officiellement « la zone est de l'Espagne », et que les villes catalanes de Barcelone et Valence ne sauraient être désignées autrement que comme les « capitales de l'Espagne méditerranéenne ».

Des mesures pénales viennent frapper toute publication en catalan, basque ou galicien, langues parlées sur 40 % de la superficie totale de l'Espagne. Cette politique poursuivie par le général Franco et ses partisans est non seulement une attaque contre des cultures qu'ils sont incapables de comprendre, mais aussi une insulte à la littérature castillane, qui n'a pas besoin de ces mesures de protection pour demeurer l'une des plus belles du monde.

Je ne connais pas en Europe d'autre exemple de suppression analogue d'une culture nationale. Il est cependant très encourageant de noter que même le fascisme ne saurait être suffisamment fort pour étouffer complètement l'âme d'un peuple. Nous savons que nos camarades catalans poursuivent leur œuvre en dépit de toutes les persécutions. Les académies littéraires et les institutions culturelles ont été supprimées en Catalogne par les falangistes, mais nous savons que l'enseignement de la langue, de la littérature et de l'histoire catalanes se poursuivent, de même que les travaux de recherche, en secret. Bien qu'ils sachent que leur œuvre ne peut pas être publiée, les écrivains écrivent dans la clandestinité. L'un d'eux a écrit un grand poème sur Montserrat et tous les souvenirs nationaux qui s'y rattachent. Un jeune poète vient de paraître à Majorque, que l'on a salué comme une nouvelle étoile des plus brillantes, et une nouvelle constellation est en train d'apparaître à Valence. Chaque année, les Catalans en exil continuent de célébrer les « Jocs Florals », encore empreints de traditions qui remontent aux troubadours, et, en Catalogne même, les Catalans opprimés les ont célébrés en secret en dépit des risques. On a dû interrompre la publication de la grande collection « Bernat Medge », qui avait déjà édité quatre-vingts volumes (texte et traduction catalane) des classiques latins et grecs, et ceci en dépit du fait qu'il n'y a pas de collection espagnole équivalente; mais les traducteurs poursuivent leur travail dans l'espoir de jours meilleurs. La traduction des tragédies de Shakespeare en vers catalans est une autre activité pour les poètes catalans, mais il faut se réunir en secret pour les entendre lire. Un éditeur qui a eu l'audace de publier des traductions de romans anglais, russes et français ne sort de prison que pour être aussitôt réincarcéré. En raison de ces persécutions, les recueils de poèmes catalans atteignent des prix assez attrayants. Il n'y a pas longtemps on payait 600 pesetas (3.000 francs) un recueil de poèmes d'un de mes amis. Il est encourageant de voir les éditeurs payer généreusement dès maintenant les manuscrits catalans qu'ils comptent publier après la chute de Franco.

Loin de moi l'idée de gâter la joie de la victoire, mais ces faits doivent être connus de cette assemblée internationale d'écrivains.

Récemment, nous avons reçu de la branche américaine du P. E. N. une offre de dons destinés à aider les écrivains catalans et espagnols qui se trouvent dans des camps de concentration. C'était une offre des plus généreuses et qui nous a vivement touchés. Mais le centre du problème gît beaucoup plus profondément. Les écrivains peuvent jouir de la liberté de mouvement, mais leur esprit n'est pas libre de penser ni d'exprimer sa pensée. Le gouvernement falangiste fait plus que d'essayer de détruire une culture, d'étouffer une littérature vieille de six siècles; c'est à la liberté humaine qu'il porte atteinte, à la liberté de pensée et à la liberté créatrice de l'écrivain. A cette heure où éclate le triomphe de la victoire sur le nazisme, l'oppression falangiste sur la culture catalane reste un problème qui concerne les écrivains de tous les pays. Il est absolument indispensable que les écrivains du monde sachent ce qui

J. M. BATISTA I ROCA.

(Suite en page 2.)

Bijouterie
LE DONJON
5, Rue du Poids-de-l'Huile - TOULOUSE

LA SEMAINE EN ZIG-ZAG

JAPONIAISERIE

C'est la plus belle des scènes de revue de fin d'année.

Elle se situe à Yokohama ou à Tokio et est jouée par l'empereur du Japon en personne.

Dans un décor de débâcle et de désolation parmi les ruines amoncelées, Sa Majesté, quittant les hauteurs dramatiques où elle siégeait pour faire plaisir à ces ancêtres, descend lentement d'un nuage sur le plateau du théâtre. Autour de lui des Nippons extasés terminent, à genoux, le dernier couplet d'un hymne religieux. L'orchestre joue le « Crépuscule des Dieux ». L'ombre envahit la scène. Et l'Empereur parle à son peuple :

« Au cadran du destin, l'heure sonne, pour moi, de jeter le masque de la divinité. (Il arrache sa perruque et ses moustaches). Finies les adorations, finies les courbettes si pénibles pour les sujets qui ont mal aux reins. (Les nippons se redressent). Comme dit la chanson, je ne suis pas ce que l'on pense, je ne suis pas ce que l'on dit. Je suis un homme, regardez-moi bien, un homme comme les autres, un homme tout court. Pour mon compte, si bien réglé aujourd'hui, la bombe atomique a eu

pour effet de dissoudre la substance du dieu. En moi, sachez-le, il n'y a pas plus d'essence divine que de pétrole dans les cailloux du chemin. Ah! vous m'avez bien fait rire, ô foules extrêmement orientales, avec votre respect éternel. La blague a assez duré. Je démissionne!... (Il jette au loin son tonnerre en carton, les livres sacrés et les sacrés vêtements qu'il portait dans les grandes cérémonies). »

L'assistance rit jaune en esquissant d'effroyables grimaces. Des cris de détresse sortent de toutes les poitrines humiliées, des cris rauques dont les échos se répercutent dans les montagnes voisines.

Et le rideau tombe lourdement sur le dernier tableau de la farce politico-mystique et le dernier farceur couronné de l'Empire.

... ...

Bien que Tokio soit, après tout, dans la grande banlieue de Marseille, cela n'est pas une galéjade. Dans dix mille ans on se gaussera encore de cette aventure aux proportions énormes : le dieu jetant son auréole par-dessus les moulins, avouant à ses fidèles que, depuis des siècles, on s'est royalement payé leur physionomie.

Que pensent, dans l'Olympe, les collègues de l'empereur-dieu?

D'après les gens bien renseignés, Mars, chargé du ministère des guerres mondiales, parlerait de provoquer en duel ce déserteur qui se met à table sans y être invité et mange le morceau à la barbe de tous les croyants.

Quant à Vulcain furieux il songerait à expédier en Extrême-Orient un volcan bien chauffé, avec lequel on organiserait l'apothéose.

Quoi qu'il en soit, les Japonais ont perdu leurs illusions.

Bonne récompense à celui qui les leur rendra.

UN VIEUX MONSIEUR.

Par là-bas, de l'autre côté du Rhin, il existe un vieux monsieur dont personne n'ose troubler la vie seigneuriale et paisible.

Il a des ancêtres, des rentes, des domestiques.

Il a même un bel avenir derrière lui.

Il porte un nom ronflant, il porte aussi sur sa conscience élastique des centaines de milliers de morts.

Mais ce détail vaut-il d'être énoncé à une époque où le crime en série n'a guère plus d'importance qu'un match de boxe ou un croc-en-jambe?

Bref, M. de Hohenzollern, fils aîné, coule des jours heureux en marge de la tragédie universelle. Je dis : « heureux », car le Kronprinz est un gai luron dont les soixante ans n'entament pas la bonne humeur.

Et vous ne voudriez pas qu'on inquiétât ce châtelain hilare, prêt à rire quotidiennement de tout, de la guerre de 14-18 comme de la guerre 39-45. Prêt à rire sur les tombes qu'il fit creuser autrefois comme sur les fosses communes qu'il piétine au cours de ses promenades actuelles?

Il faut bien que vieillesse se passe.

M. de Hohenzollern bénéficie donc d'une indulgence de bon goût réservée aux grands de ce monde. Ce qui lui permet de narguer la France et son armée sans courir le moindre risque. On rit à ses facéties. C'est tout.

Il y a quelque temps, reçu par un général français, à qui il venait exposer ses doléances — on manque d'égards, paraît-il, pour cette altesse déchue — il se présente en tenue tricolore. On est spirituel ou on ne l'est pas.

Cette mascarade c'était peut-être un veston bleu, une culotte blanche et une chemise rouge s'harmonisant délicatement avec le menton bleu, la langue blanche et les joues rouges...

*Imaginez, je vous prie, ce que sous l'occupation allemande, en France, un chef de la kommandantur eût réservé à un citoyen arborant par dérision une cro